



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 16 (2023)

Eugène de Sartiges dans les Andes : le voyage d'un archéologue en herbe (1833-1835)

Pascal RIVIALE

www.hisal.org | décembre 2023

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/riviale2023>

Eugène de Sartiges dans les Andes : le voyage d'un archéologue en herbe (1833-1835)

Pascal Riviale*

De son voyage au Pérou et en Bolivie effectué entre 1833 et 1835, Eugène de Sartiges n'a laissé qu'une série de trois articles publiés en 1851 dans les *Revue des deux mondes* (Lavandais 1851a, 1851b, 1851c) et un récit très tardif de sa visite du site inca de Choquequirao (Sartiges 1878). Ses articles pour la *Revue des deux mondes*, écrits dans un style alerte et léger, donnaient un aperçu intéressant de cette partie de l'Amérique du Sud, alors soumises aux turbulences d'une guerre civile, néanmoins, le contenu d'ensemble demeurait assez anecdotique, donnant l'impression de légèreté voire d'un certain dilettantisme chez son auteur. Cependant, cette impression est trompeuse : l'accès à un premier ensemble de documents inédits conservés par la famille Sartiges nous a permis de découvrir des facettes inconnues de ce voyage (Riviale 2020). La redécouverte par son descendant d'un ensemble encore plus conséquent de documents relatifs à ce voyage confirme non seulement l'image renouvelée que nous avons eue de ce voyageur, mais permet aussi de révéler des pans entièrement inconnus de son périple, notamment ses recherches archéologiques dans les Andes. Ces papiers, retrouvés tout récemment dans la maison familiale, peuvent être regroupés en deux sous-ensembles : d'une part, les notes prises par Sartiges et les documents rassemblés par lui au cours de son voyage, et, d'autre part, des versions préparatoires à son récit, rédigées ultérieurement peut-être en vue d'une ambitieuse publication, qui ne vit jamais le jour telle qu'Eugène de Sartiges semblait l'avoir projetée. La lecture de ses archives démontre qu'il s'est intéressé à un grand nombre de sites préhispaniques et qu'il a déployé une énergie étonnante pour les observer, les décrire, les mesurer. Nous suivrons donc Eugène de Sartiges dans son périple au Pérou et en Bolivie, en relevant toutes les étapes archéologiques de son voyage, telles que l'on peut les reconstituer à partir de ses notes de terrains et de ses récits ultérieurs, en grande partie inédits.

*Archives nationales, chercheur associé au centre EREA du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (CNRS-Université Paris-Nanterre), membre associé de l'Institut français d'études andines.



Fig.1 : détail d'une page du registre de notes prises par Sartiges durant son voyage

Le lac Titicaca et Tiahuanaco

À peine le pied posé sur le sol péruvien, Sartiges semble avoir interrogé les habitants sur les vestiges antérieurs à la Conquête, même si les réponses apportées lui paraissaient contradictoires. Dans un registre dans lequel il consignait ses impressions et observations au fil de son voyage, il note : « Quant au temple du soleil que l'on m'avait dit se trouver dans une île sur le lac Chucuito, on nia son existence l'autre jour à Islay [...]. Dans le doute ne t'abstiens pas, j'irai visiter les îles, tout cela ne me décourage pas, je ferai le voyage, c'est déjà une chose très curieuse qu'un lac de 250 milles de longueur »¹. Il poursuit ses enquêtes à Arequipa, continuant d'interroger amis et érudits de rencontre sur ce qui méritait d'être visité. C'est très probablement dans cette ville qu'il fit la connaissance de Clemente Althaus, ancien officier d'origine allemande, venu au Pérou afin de participer aux guerres d'indépendance et qui, une fois rendu à la vie civile, travailla pour le gouvernement en tant qu'ingénieur topographe. Disposant d'une très grande connaissance du territoire, il lui traça une série de cartes extrêmement précises balisant parfaitement son itinéraire depuis Arequipa jusqu'à Lima, en passant

¹ AN, 816AP/1, registre de notes prises durant son voyage Arequipa (22 novembre 1833), p. 25. Les mots barrés le sont sur l'original. Chucuito était un autre nom utilisé pour désigner tout ou partie du lac Titicaca ; on trouve également ce toponyme chez Alcide d'Orbigny (par exemple d'Orbigny 1844 : 313).

par La Paz, Puno, Cusco, Cerro de Pasco et Tarma². Dans une lettre envoyée à sa mère depuis la « ville blanche » le 27 novembre 1833 il lui écrit :

« Dans quelques jours je quitte, je pars pour visiter le lac Titicaca, un lac de 80 lieues de longueur. On dit que sur ses bords existent encore des antiquités indiennes. De là, je me rends à Cusco et de Cusco à Lima en suivant toute la chaîne des Andes ; C'est comme vous voyez un beau, un long, un intéressant voyage. »³



Fig.2 : détail d'une des cartes dessinées par Clemente Althaus. Ici, celle des environs du lac Titicaca⁴ (1833)

Il quitta Arequipa dans les premiers jours de décembre 1833 et se dirigea vers le lac Titicaca où il comptait bien voir des vestiges des civilisations indigènes disparues. Après un rapide passage à Puno, il longea le lac Titicaca par le côté sud-ouest. Passant à Chucuito à la mi-décembre, il y rencontra ses premiers vestiges antiques. Il prit très vite des notes pour mémoriser ce qu'il observait :

« C'est la première fois que je vois des ruines du temps des Incas. Il reste seulement les avances d'un bâtiment carré long. Temple ou palais, j'ignore sa destination. A côté est un bassin de pierres de six mètres de diamètre. Est-ce une citerne, est-ce une tour ? Les fondements seuls restent et ne sont

² Dans un précédent article, nous avions émis l'hypothèse que ces cartes étaient de la main de Clemente Althaus (Riviale 2020). Nous avons retrouvé depuis une liste d'illustrations de la main de Sartiges dans laquelle ces cartes sont clairement attribuées à Althaus.

³ Transcription moderne d'une lettre d'Eugène de Sartiges à sa mère (Arequipa, 27 novembre 1833). Les originaux semblent avoir disparu.

⁴ En lisant les notes de Sartiges on constate qu'il suivit la route au sud-ouest du lac Titicaca passant par Puno, Chucuito, Acora, Ilave, Juli, telle que la lui avait indiquée Althaus sur cette carte.

élevés qu'à [blanc laissé entre les deux mots] mètres. À 10 pas des ruines une semblable tour. Les pierres sont jointes sans ciment. Il y a deux rangs de pierres de taille parfaitement unies et sur ces deux rangées est une construction de terre, caillou et paille. Il est étonnant qu'avec pareils matériaux elle ait pu résister à l'action du temps. À 6 pieds du sol sont des niches. Il en reste deux intactes, une est à moitié conservée. La pierre est dure, c'est une espèce de lave noirâtre à grain. »⁵

En marge, il nota : « à voir au retour / hauteur des niches / leur éloignement /... la porte / distance du bassin à l'entrée / voir si à droite il n'y a pas un autre bassin pareil ». Il pensait donc revenir pour compléter ses informations. Par ces premières notes archéologiques, on sent qu'il ne disposait pas du vocabulaire ni des méthodes adéquates, en somme qu'il n'avait pas l'expérience nécessaire. Néanmoins, il ne se découragea jamais, poursuivant son travail d'observation en dépit des lacunes qu'il reconnaissait lui-même, estimant probablement que cela servirait quand même sans doute à quelqu'un plus tard. Lorsqu'il arriva à Acora, il fut accueilli et hébergé par le gouverneur de la localité. Poussé par la curiosité, le curé de la paroisse vint lui rendre visite et lui posa mille questions :

« Après avoir causé de culte catholique et de son universalité, de liberté de la [femme ?] et des affaires de Lima, mon visiteur m'avait fait la question ordinaire [...]. Je voyage pour mon plaisir. Il m'a fait répéter deux fois. *Para il mio gusto. Para il mio gusto ! Caramba !* Pour votre plaisir, et quel plaisir trouvez-vous à parcourir nos longues plaines de la Sierra ? Je suis curieux de visiter [l'ancien ?] royaume des Incas, surtout le plateau de Tiahuanaco, séjour d'une civilisation toute mystérieuse, civilisation bien plus ancienne que celle des Incas et déjà en décadence quand les Incas, dans toute la vigueur de leur gouvernement, entreprirent la conquête de l'aymara. Le curé m'écucha tant qu'il put [...], mais il ne comprit rien à ce que je lui disais. Il me dit enfin avec attention et un air d'intelligence [...]. Vous avez raison, me dit-il, de rechercher les monuments [...] souvent l'on trouve des *tapadas*. Je restai pétrifié. Une *tapada* est un trésor présumé caché dans les tombeaux des anciens Incas. Et connaissez-vous quelque monument ancien de ce genre dans les environs ? Non, me dit-il, d'ici à Tiahuanaco vous n'avez rien à visiter/découvrir. Bonne nuit *signor curate*, bon voyage *signor*. »⁶

⁵ AN, 816AP/1, registre de notes, p. 66. Afin de faciliter la compréhension, nous avons procédé à de légères corrections d'orthographe, de syntaxe et de ponctuation. Ces approximations peuvent être dues aux difficultés éprouvées pour rédiger ses notes dans des conditions souvent très inconfortables. Il convient de souligner le fait que ses notes de terrain sont souvent très difficiles à déchiffrer et que certains passages nous résistent toujours... Lorsque Sartiges écrit « carré long », il faut comprendre qu'il évoque une forme rectangulaire. On peut supposer que l'expression était usuelle à l'époque, puisque Alcide d'Orbigny l'emploie aussi dans le même contexte de description architecturale à propos de ruines vues à Tiahuanaco (d'Orbigny 1844 : 341).

Le lendemain, en quittant Acora, il aperçut des tours funéraires situées dans une localité que Sartiges désigna sous le nom de Maiocohamai. Il s'agit très probablement de celles se trouvant à Molloco, sur la route reliant Acora à Ilave. Voici comment il rendit compte de leur exploration :

« Jeudi 19. Je m'en allais cheminant sur une mule et regardant attentivement tout autour de moi dans cette immense plaine où la vue peut porter à plusieurs lieues. Sur une montagne à l'horizon j'aperçus comme une grande tour rougeâtre. J'allais droit à la tour au risque de perdre quelques heures, mais joie de l'antiquaire et curiosité je fus trois fois bien payé. J'aperçus un groupe de 7 tours rondes et carrées. Je chasse aux antiquités, j'ai toujours le nez en l'air pour voir si sur mon chemin à l'horizon je n'ai pas quelque ruine quelque pierre taillée de main d'homme. Tombes, tombes, rien d'autre que tombes et d'un beau style d'architecture, belles proportions, corniche élégante, grandes et belles pierres jointes avec art [...]. Chacune de ces tours rondes ou carrées a les ouvertures vers l'orient. »⁷

Malgré l'étroitesse de l'ouverture de ces monuments, Sartiges et ses aides⁸ y entrèrent et firent des sondages dans l'espoir d'y trouver quelque chose, mais en vain :

« Ce genre de sépulcres se nomme *chulpas* en aymara, *huacas* en quichois. Ils avaient tous été visités. L'entrée de l'une des tours carrées était bouchée et masquée par les herbes, ce qui me donna quelque faible espoir de son inviolabilité. Deux Indiens vinrent à coups de pioche agrandir le trou et nous traînant sur le ventre, nous entrâmes dans la tour : elle était vide comme les autres, jamais vu de monument pareil, ne sachant pas si les anciens habitants du pays enterraient leur morts ou les déposaient découverts dans ces chambres sépulcrales, je fis creuser le sol, et les premiers coups de pioche amenèrent quelques ossements ; à un demi-pied nous trouvâmes une couche épaisse d'un mortier de terre et de paille hachée ; à un pied de profondeur, d'énormes pierres qui, soulevées avec effort, nous laissèrent apercevoir le sol primitif. C'était, je l'avoue, une singulière hallucination de ma part que d'espérer que ces tombes n'auraient pas été fouillées avant moi [...]. Les seules tombes qui présentent encore quelque chance d'inviolabilité sont les tombes à ras de terre couvertes par la culture et que le hasard fait rencontrer. Pendant que je prenais le plan des sépulcres de Maiocohamai, l'un des

⁶ AN, 816AP/1, registre de notes, p. 68. Sartiges ne maîtrise pas encore bien l'espagnol ; en revanche, il a vécu trois ans en Italie, ce qui lui a visiblement laissé certains réflexes linguistiques. Plutôt que *tapada*, il faudrait comprendre *tapado*, qui désigne les trésors cachés.

⁷ AN, 816AP/1, registre de notes, p. 69.

⁸ On sait par une lettre à sa mère que Sartiges était parti d'Europe pour Rio avec un domestique (un mulâtre, vétéran de l'armée). C'est vraisemblablement le même homme qui l'accompagna durant tout son voyage dans les Andes. Il recourut en outre aux services d'un guide, voire plusieurs selon les tronçons de son itinéraire. On le sait par les laissez-passer conservés dans ses archives, qui mentionnent la présence de ses accompagnateurs – sans les identifier nommément.

Indiens me parla d'un trou rempli d'ossements : je le fis ouvrir ; c'était un puits de quatre pieds de profondeur et de deux pieds de diamètre. Les crânes, au nombre d'une vingtaine, étaient pointus, fort élevés et avaient le front déprimé. Ce puits ne paraît pas de construction aussi ancienne que les sépulcres ; il a probablement été creusé pour recevoir les nombreux ossements retirés des sépulcres quand on y pénétra pour la première fois [...]. Ma visite aux sépulcres de Maiocohamai achevée, je repris la grand route pour gagner Ylave. Là, j'ai demandé quelques renseignements sur ces tombeaux, s'ils appartenaient à la nation quichoise ou aymarienne, s'il y avait aux environs quelque grande ville en ruine, mais ici l'on n'a jamais entendu parler de pareille chose et c'est par simple politesse qu'on ne m'a pas nié l'existence de ces tours de Maiocohamai. Il paraît que je suis le premier voyageur qui ait fait l'étonnant effort de quitter le grand chemin pour aller à deux lieues examiner une chose curieuse. »⁹

Sartiges abandonna ce site funéraire et passa la nuit à Ilave, avant de reprendre son exploration archéologique :

« Le lendemain on m'a conduit à une huaca à deux milles d'Yllavé, une tour carrée comme celle de Maiocohamai, on en connaissait l'existence parce qu'elle servait d'étable aux moutons. Les proportions en sont plus grandes, les pierres de taille plus parfaitement taillées et sur un des côtés extérieurs se montrait un grand lézard en bas-relief (voir la gravure n°...)¹⁰ [...]. La saleté de la chambre sépulcrale ne m'a pas empêché d'y pénétrer [...] »¹¹

⁹ AN, 816AP/6, extraits des f. 11 à 13 de son manuscrit préparatoire à une publication inaboutie.

¹⁰ Sartiges fait ici un renvoi à un dessin qu'il prévoyait apparemment de faire graver (fig. 2). Nous y voyons la preuve qu'il envisageait de publier son récit accompagné d'illustrations. Outre ses propres dessins, il avait acquis (voire commandé ?) des aquarelles qui, souvent, portent la mention « annexe à la feuille n°... » ; cette iconographie venait donc clairement en appui à son récit. On trouve d'ailleurs parmi ses papiers une liste récapitulative de toutes les illustrations de son voyage (ce qui nos permet de constater qu'il en manque aujourd'hui quelques-uns – mais pas tant que cela).

¹¹ Extrait de la p. 14 de son manuscrit préparatoire à une publication inaboutie.

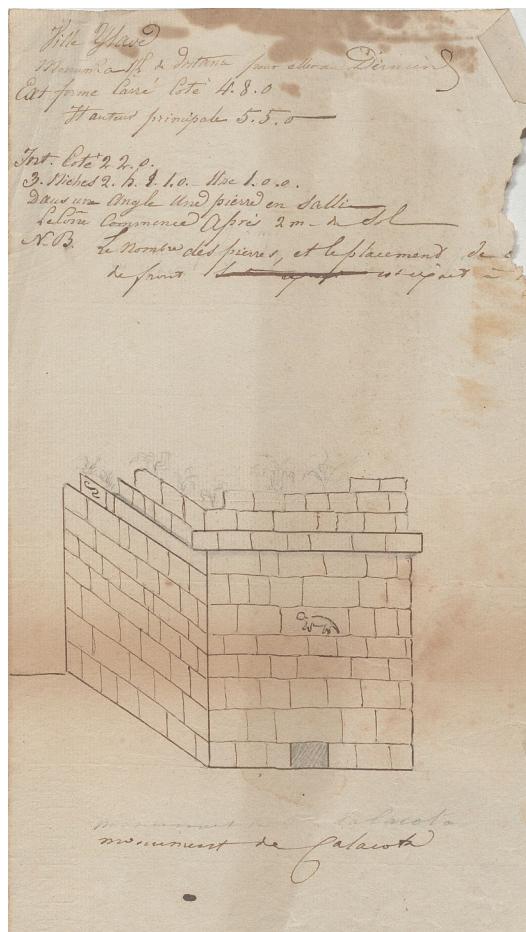


Fig. 3 : Édifice funéraire à Ilave dessiné par Sartiges fin 1833 et ici mis au propre

Dans le récit qu'il envisageait de publier, Eugène de Sartiges livra un aveu assez étonnant de franchise :

« [...] je dirai que si les savants ne viennent pas dans ces pays c'est que les savants sont gens raisonnables et comprenant toutes les douceurs du fauteuil et des pantoufles. La belle vie pour un homme grave que de chausser dès le matin des bottes de gaucho, de s'affubler d'un poncho destiné à le garantir dans le même jour du froid et de la chaleur, de la neige et du soleil, d'esquisser, de mesurer en plein vent des ruines assez confuses, puis sur sa mule d'achever une journée de dix à quinze lieues, pour arriver le soir dans un tambo et rédiger ses notes avec des doigts bleus de froid ! Le joli plaisir, l'agréable voyage ! Aussi faut-il bien vous contenter jusqu'à nouvel ordre de mon voyage si pauvre en renseignements pour les sciences positives. Je n'ai pas la moindre hauteur barométrique, pas un fossile antédiluvien¹², pas un

¹² Et pourtant, il semble bien que si : dans le volume consacré à la géologie de son *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Alcide d'Orbigny remercie Eugène de Sartiges qui lui avait apporté des échantillons d'os d'animaux éteints, prélevés par lui dans des monticules situés à proximité de Puno (d'Orbigny 1842 : 134). Dans une première version de récit Sartiges fait allusion à « une curiosité qui à

échantillon de roche à présenter. Quant aux antiquités, c'est une vieille passion entretenue par trois ans de séjour en Italie¹³. Mon talent est un peu celui du maçon, je vais le mètre à la main, mesurant la hauteur, largeur, longueur des monuments que je rencontre, j'en prends l'esquisse, en général peu difficile et j'y ajoute force chiffres. Je ne me reconnaissais qu'un seul avantage sur les gens instruits, c'est de ne pas avoir de système par avance. Je ne veux pas faire venir la race péruvienne de l'Asie ou de l'Amérique du Nord ; ce que je vois je l'examine avec toute l'attention possible, et le donne avec la plus entière bonne foi : aux gens instruits de tirer parti de la chose, mais je me déclare en toute humilité une sorte de chambre noire physique et morale.¹⁴

Sartiges avait bien conscience d'être un complet néophyte en matière d'archéologie, *a fortiori* dans le domaine sud-américain, pour lequel il ne disposait d'aucune connaissance spécifique. Tout au plus avait-il lu Garcilaso de la Vega¹⁵, qui est quasiment le seul auteur auquel il pouvait se référer pour comprendre les ruines qu'il rencontra au cours de son chemin. L'un de ses principaux objectifs – on le sait par ses notes – était de visiter le mythique site de Tiahuanaco, dont l'ancienneté paraissait se perdre dans la nuit des temps. Dans la deuxième livraison de sa série d'articles pour la *Revue des deux mondes*, il y faisait une allusion sibylline (« En quittant La Paz, je laissais à gauche le chemin de Tyahuanaco et m'en fus à travers les montagnes... » [Lavandais 1851b : 875]) ; puis il n'en parlait plus. En réalité il consacra beaucoup de temps et d'énergie à étudier les lieux, sans pour autant parvenir à en avoir une vision d'ensemble. Alcide d'Orbigny l'avait précédé sur le site six mois auparavant, mais, bien évidemment, Sartiges ne pouvait avoir aucune connaissance de ce que le voyageur naturaliste en avait observé : les descriptions et les dessins de ce dernier ne furent publiés que des années plus tard. Quelques Européens avaient déjà visité le site monumental auparavant, mais n'en avaient rien publié. Thaddeus Haenke, un naturaliste originaire de Bohême qui avait intégré l'expédition scientifique d'Alessandro Malaspina (organisée pour le compte de la couronne d'Espagne), avait effectué une rapide visite du site en 1794, à l'occasion de son exploration de la Bolivie, mais il ne laissa quasiment aucun témoignage de ses observations sur place¹⁶. Une trentaine d'années plus tard,

elle seule mériterait le voyage d'un géologue : c'est à 100 toises du lac, une montagne d'ossements. Roulés et pétrifiés... »

¹³ Avant d'être nommé à Rio de Janeiro Sartiges avait fait ses premières armes dans la diplomatie en tant qu'attaché non rétribué à la légation de France à Rome, de 1830 à 1833. C'était souvent le moyen pour accéder à la carrière diplomatique – ce qui impliquait tout de même de disposer d'une certaine aisance financière pour séjourner en pays étranger sans rémunération, parfois durant une longue période.

¹⁴ AN, 816AP/6, extrait de la f. 15 de son manuscrit préparatoire à une publication inaboutie.

¹⁵ Une trentaine de pages plus loin, dans ses notes (correspondant à sa seconde visite du site de Tiahuanaco), il note en marge « à consulter Pedro de Ceza [sic] de Leon chapitre 105 », sans doute suite à une conversation qu'il a eue avec un érudit local. AN, 816AP/1.

¹⁶ On lui connaît une simple esquisse de quelques-uns des motifs en relief de la porte du soleil.

Joseph Barclay Pentland, alors secrétaire du consul de Grande-Bretagne à Lima, fut chargé en 1826 par son chef (C.M. Ricketts) de rédiger un rapport sur la Bolivie. C'est vers la fin de cette même année qu'il se serait rendu sur le site. Son rapport, qui contient une courte description des ruines vues sur place, fut envoyé en 1827 à l'administration anglaise des affaires étrangères et conservé dans les archives, sans réelle diffusion¹⁷.

Sartiges eut d'autant plus conscience de ses limites scientifiques en entrant sur le site de Tiahuanaco, après avoir passé la frontière entre le Pérou et la Bolivie. Les notes prises au cours de sa visite nous montrent les premiers moments de découverte : il décrivait sans fioritures ce qu'il avait vu (ce, d'autant plus qu'il ne possède pas le vocabulaire adapté aux études architecturales). Passé ce premier moment, sa perplexité grandit, tant le site lui paraissait avoir été bouleversé – sans qu'il sût comment l'expliquer :

« À ...h[eures] de Huaqui est le village de Tiahuanaco. La plaine aux environs du village de Tiahuanaco est couverte de ruines de dimensions colossales. Les deux ruines principales je les distinguerai par les noms de temple et de palais. Elles sont à distance d'un quart de mille. La plaine court de l'ouest à l'est, cette plaine commence après les montagnes du Desaguadero et finit à deux lieues après Tiahuanaco, a dix lieues de longueur pour une largeur de quatre à cinq lieues. Deux lieues avant l'extrémité de cette immense plaine le terrain s'élève en pente douce et là commencent les ruines du temple de Tiahuanaco. En venant de l'ouest à l'est on aperçoit trois monticules de forme régulière. Ils présentent un front de 350 pas (marchés). Le monticule du milieu est d'un tiers plus large que les deux autres. De ce monticule du milieu s'élèvent deux blocs de pierre taillés. Près de l'un de ces blocs sont les deux statues accroupies (plus tard en parler) dont l'une est connue dans le pays sous le nom de *la mujer*, la femme¹⁸. Ce sont des statues et non des caryatides, car le bandeau ou diadème qui ceint leur front ne couvre pas une sorte de turban ou calotte qui enveloppe tout le haut de la tête. Partie effacés les traits de ces deux statues sont en partie indien, la forme du visage est ronde, les yeux sont relevés vers les tempes, les pommettes sont saillantes, la finit la ressemblance avec la race indienne actuelle. Le nez large, les lèvres singulièrement larges, surtout

¹⁷ Son étude du lac Titicaca aurait été publiée en 1847, mais nous ne savons pas si elle incluait aussi sa description de Tiahuanaco. L'ensemble de son rapport sur la Bolivie a été traduit en espagnol et publié en Bolivie en 1975 (Pentland 1975) ; la partie consacrée à Tiahuanaco se trouve aux pages 54-56.

¹⁸ Cette sculpture fut également décrite et dessinée par Alcide d'Orbigny. Celle-ci - ainsi qu'une autre - fut déplacée des années plus tard, pour être installée devant l'église du village de Tiahuanaco : on peut les voir notamment sur une gravure incluse dans le récit du voyage fait par Ephraïm G. Squier en 1863 (Squier 1877 : 407), ainsi que sur des photographies prises en novembre 1876 par Georg von Grumbkow, publiées un peu plus tard par Charles Wiener (en 1880) puis par Stübel et Uhle (en 1892). Voir Riviale et Chaumeil 2014.

la lèvre inférieure, rappellent plutôt le galbe kalmouk qu'indien. Les traits des Indiens sont plus arrondis que cela. »¹⁹

Dans l'extrait suivant, on voit comment Sartiges repartit de ses notes prises sur le terrain, en les suivant assez fidèlement, pour établir la version préparatoire de son récit de voyage (dans une partie finalement abandonnée pour la publication), se limitant à corriger ou préciser certains termes. On le voit par exemple ici, dans sa description de cette même statue où, si la formulation est certes plus recherchée, les observations sont à peu près identiques :

« Le diadème qui cache le front et une partie de la tête est orné de ciselures en forme de corne de bétail. Le turban qui couvre le sommet de la tête est uni ; la tête est pointue, le front légèrement déprimé. Cette statue est taillée comme un buste, cependant une mamelle sur laquelle s'appuie une main grossièrement sculptée, est indiquée sur le côté droit. Le bras n'existe pas et n'a jamais existé. Par leur forme ces deux statues paraissent avoir été destinées à occuper des niches. Ce qui étonne, c'est que des statues d'un travail aussi grossier fussent destinées à orner un temple dont les débris sont d'une architecture admirablement finie et les détails d'un travail si pur et si élégant. Les proportions des matériaux indiquent un moteur d'une force bien puissante. Les arêtes des métopes, des corniches sont d'une pureté toute grecque. Quant aux outils employés pour un semblable travail, ils ne pouvaient être que d'acier ou d'airain bien trempé, car les matériaux sont en partie granitique et en partie de grès rose. Le moyen pour les apporter là reste encore un problème. La carrière de granit est à la distance de six lieues à l'ouest, près de Zepita de l'autre côté du lac, dans une montagne appelée Capia. Les blocs de grès sont tirés d'une montagne distante de deux lieues. »²⁰

Au-delà de ses lacunes en matière d'archéologie et d'architecture, Sartiges se sentait d'autant plus démunie pour interpréter ces ruines qu'elles paraissent avoir été bouleversées, voire saccagées à une époque reculée :

« Au premier aspect on reste confondu de la masse des matériaux employés et de la position qu'ils occupent aujourd'hui sur le terrain. Cette position n'est ni l'effet d'un tremblement de terre ni celui du temps, on dirait une destruction habilement exécutée de main d'homme [...]. L'armée de Bolivar a campé dans la plaine et les officiers se sont amusés à mettre dans ces

¹⁹ AN, 816AP/1, registre de notes, p. 80-81.

²⁰ AN, 816AP/6, extrait du verso de la f.18 de son manuscrit préparatoire à une publication inaboutie. On voit ici que Sartiges a souvent repris, dans la première étape de la rédaction de son récit, les notes prises pendant le voyage. Il n'a apparemment pas pu ou voulu rechercher chez d'autres auteurs des éléments susceptibles de l'aider à comprendre ou contextualiser ce qu'il avait vu sur place.

pierres une espèce d'ordre qui rend plus impossible encore la juste appréciation de leur ancienne position. »²¹



Fig. 4 : La sculpture représentée par d'Orbigny (1844 : pl.9.5)



Fig. 5 : Statue « La mujer » dessinée par Sartiges (1834)

Les traits de la statue surnommée *la mujer* l'avaient déjà troublé ; la puissance et la minutie exprimée par les édifices en ruines renforcèrent d'autant plus sa perplexité quant à l'identité du peuple qui les avaient construits :

« Dans ces ruines tout est supposition : les débris existent en blocs immenses ; les détails de l'architecture en sont traités comme les plus beaux morceaux de l'architecture grecque et il est impossible de supposer que le peuple qui a construit de pareils édifices fût un peuple nouveau. Or les Péruviens ne comptaient que treize générations de rois, dans un espace d'environ 400 ans, depuis Manco Capac jusqu'à la conquête espagnole, et pourtant les édifices qui couvrent toute la surface de l'ancien royaume des Incas sont assez semblables à ceux de Tyahuanaco pour avancer que ces derniers sont le produit de la civilisation péruvienne, parvenue à son plus haut degré de perfection. J'ai dit que certains auteurs espagnols les regardaient comme appartenant à des anciens peuples de l'Aymara [...]. Les gens du pays désignent encore les ruines des temples par le nom d'Acapaima [Akapana], les ruines du palais par Poumaponga [Pumapunku], et le lieu par le nom de Tiahuanaco qui en quichois veut dire « repose-toi

²¹ AN, 816AP/6, version préparatoire à la publication, feuilles non numérotées.

vigogne », phrase que fit un Inca à un courrier qui était venu lui porter avec une vélocité merveilleuse la nouvelle d'un succès et qui l'avait rencontré à cette place. Que ces édifices aient été commencés ou non par les Incas, il est certain qu'ils y travaillaient au temps de la conquête espagnole. Derrière le palais il reste une statue que l'on avait seulement ébauchée, le nez est sculpté mais la tête, la poitrine, les bras, la ceinture, les jambes sont seulement indiqués et préparés pour être achevés. Il est impossible de croire que ce soit l'effet du temps qui ait limé et égalisé les arêtes de cette statue. Les différentes parties que nous avons mentionnées sont parfaitement pures, et l'on sait qu'une statue de granit travaillée à la fin du XVI^e siècle doit être conservée intacte deux siècles après. Dans le temple, la troisième pierre qui sert de plan au *sacellum*²² paraît également ébauchée, les trois gradins creusés dans les autres pierres sont indiqués seulement sur celle-ci. Sans admettre que cette statue ait existé au temps de la conquête de l'Aymara par les Incas, il faudrait supposer aux Indiens d'alors autant de nonchalance et de désordre qu'aux Espagnols et aux Indiens d'aujourd'hui : nous savons que l'administration paternelle et absolue des Incas ne négligeait aucun détail. Or il est impossible de croire que le souverain qui a fait tailler, remuer, entasser les pierres de Cusco eût laissé ce temple inachevé, quand il suffisait de quelques coups de ciseaux pour terminer la grande pierre du *sacellum* du temple ; il n'est pas plus vraisemblable que la statue ébauchée soit restée dans le palais ou près du palais. Les Incas imposaient aux peuples conquis leurs dieux et leur culte. Si le temple de Tyahuanaco existait à leur venue dans l'Aymara, eut-il été probable qu'il n'en eussent tiré aucun parti, soit en le conservant au culte du soleil, soit en transportant ailleurs les matériaux, surtout les corniches qui sont d'un magnifique travail ? Ainsi ce serait depuis la conquête espagnole que leur destruction aurait commencé. »²³

Sartiges s'est efforcé de décrire avec précision les différentes structures qu'il pensait pouvoir distinguer sur le site. Comme cela a été souligné plus haut, le jeune voyageur effectuait avec une extrême minutie toute une batterie de mesures qu'il reportait dans ses dessins et dans ses notes, comme si cette accumulation de chiffres allait lui révéler quelque secret inaccessible :

« À un quart de lieu du temple, on rencontre le palais et la forteresse qui en faisaient partie. Les pierres de taille encore régulièrement alignées indiquent la première enceinte extérieure du palais. Ce premier péristyle large de six mètre huit décimètres, entoure le palais sur ses quatre côtés, un second portique distant du premier de 25 m 5 déc, règne sur les trois côtés, nord, est, sud. La grande porte est à la droite du palais dans l'enceinte du second portique. A l'intérieur, le palais est divisé en deux grands appartements ou

²² Le *sacellum* est un petit sanctuaire utilisé dans la Rome antique. On voit ici que Sartiges dispose surtout de références issues de l'archéologie classique.

²³ AN, 816AP/6, version préparatoire à la publication, feuillets non numérotées.

deux cours intérieures dont les fondations existent encore. A la gauche du palais, est un monticule de forme régulière visiblement construit de main d'homme et entouré d'une enceinte en pierres de taille. J'ai mesuré une des pierres couchées sur le sol et elle avait de longueur 8 m 3 déc. et de largeur 2 m 4 déc. Les côtés et la plateforme du sommet sont couverts de ces mêmes pierres, dont plusieurs taillées en corniche et ornées de rosaces. Les débris les mieux sculptés sont, comme la façade du palais, sur le côté ouest du monticule. Les excavations profondes qui ont été faites à différentes époques ont altéré les formes, mais il est facile de reconnaître qu'il était carré, ce que son enceinte de pierre laisse encore apercevoir. Mais revenons à la façade du palais et à sa porte principale, le débris le plus curieux et le mieux conservé de tous ces édifices. Une douzaine de piliers, larges d'environ 2 m, hauts de 4 m, épais d'un mètre, tous d'un seul bloc de pierre taillé en carré, indiquent la façade principale du palais. Ces pilastres cyclopéens étaient réunis entre eux par des pierres de taille de 3 à 4 déc. carrés. »²⁴

Il décrivit enfin le monument qui frappa le plus l'esprit des voyageurs et qui est devenu le plus connu du site, la porte du soleil :

« À droite, un peu en arrière de cette façade, l'on retrouve la porte sculptée, porte de granit couchée sur le sol et fendue dans sa hauteur. La largeur du bloc de pierre comprenant la porte et ses ornements est de 3 m 8 déc., la porte ouverte n'est que de hauteur d'un mètre 7 déc. ; de largeur, 8 déc. Au-dessus règne un fronton de 1 m 50 c. de hauteur. Ce fronton est partagé dans toute sa longueur par 5 rangées de 16 médaillons de 2 déc. de hauteur chacun. Ces rangées sont séparées au-dessus de la porte par un large médaillon de 5 déc. 6 c., représentant de face un roi qui tient dans chaque main un sceptre terminé par une tête de condor. La sculpture est plus en relief que celles des autres médaillons qui ont deux lignes de relief. La première rangée de ces médaillons représente de profil un même roi qui tient de la main gauche un sceptre terminé, à l'extrémité supérieure, par une tête de tigre et à l'autre par une tête de condor aussi large que les deux têtes supérieures ensemble. L'autre main est appuyée sur la cuisse gauche ; il a sur la tête une couronne dont les cinq fleurons sont formés de têtes de condor. Son manteau royal qui flotte derrière lui, est également terminé par des têtes de tigres et de condors. La figure vue de profil dont les arêtes sont marquées avec une grande pureté, rappelle par ses traits à angles droits, les dessins étrusques de la plus haute antiquité ; elle est elle-même incrustée de têtes de tigres et de condors. La troisième rangée de médaillons est absolument semblable à la première. La deuxième rangée qui ressemble aux deux autres par la pose des figures, leur costume et leurs ornements, est on ne peut plus remarquable, en ce que la tête d'homme est remplacée par une tête de condor également couronnée : c'est là une singulière analogie avec

²⁴ AN, 816AP/6, version préparatoire à la publication, feuille 29 bis.

l'Isis des Égyptiens. Ces trois lignes de médaillons sont arrêtées par une frise composée d'une guirlande formée de soleils et de grecques terminées en tête d'oiseaux ; sa hauteur est 1 déc 9 c. Ces ornements à têtes de tigres et de condors indiquerait que les constructeurs de cette porte étaient de race quichoise car l'on retrouve l'ornementation de ces animaux dans les familles les plus illustres de l'histoire des Incas, *Colquipouma*, tigre d'argent ; *Poumaquagua*, brave tigre ; *Apucuntur*, le grand condor ; *Cuntur Passac*, huit condors ; *Cuntur Canqui*, le premier condor. »²⁵

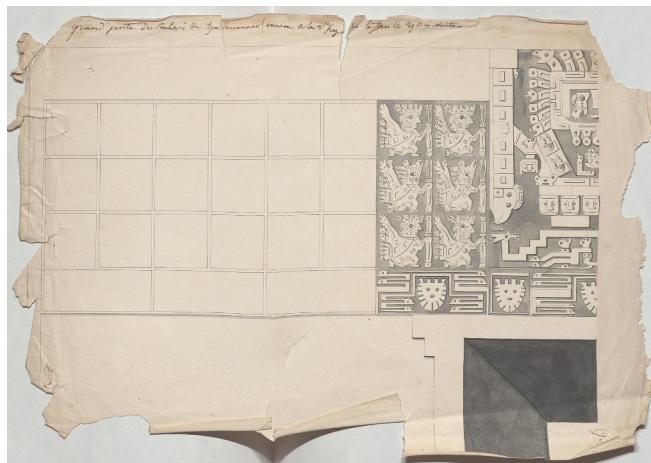


Fig. 6 : Dessin d'une partie de la frise de la porte du soleil, dans les archives Sartiges

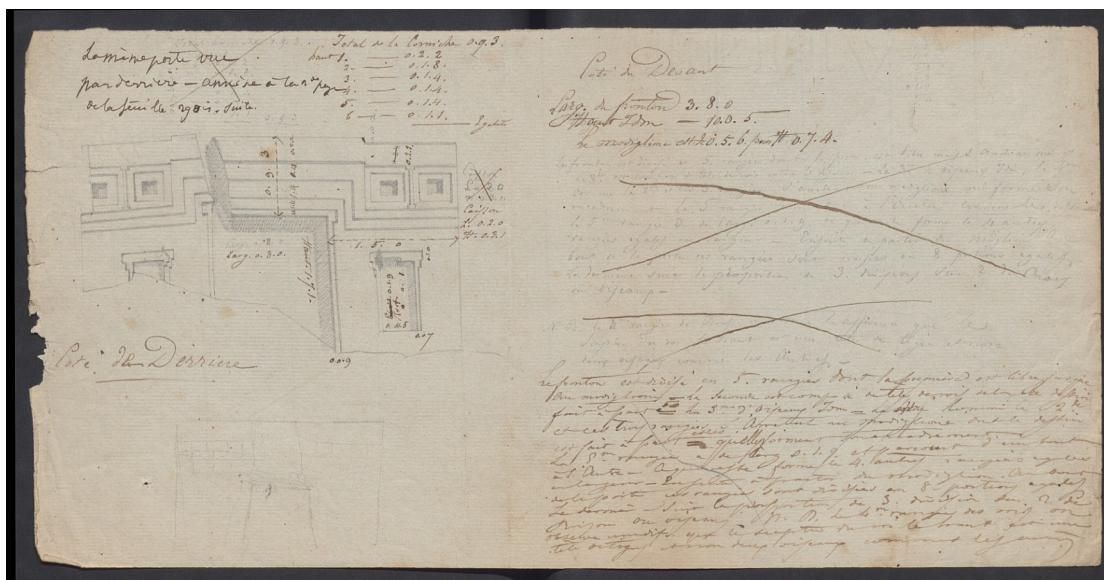


Fig. 7 : Vue de la face arrière de la porte du soleil, dessinée et annotée par Sartiges

²⁵ AN, 816AP/6, version préparatoire à la publication, feuilles non numérotées.

Eugène de Sartiges trouva la porte monolithique telle que l'avait vue d'Orbigny six mois auparavant, c'est-à-dire brisée en deux, les morceaux couchés par terre. On peut alors se demander comment il put observer les deux faces : on doit supposer que ces vestiges ne gisaient pas entièrement plaqués au sol, mais que l'on pouvait en voir les deux faces au moins en partie. Nous n'avons pas retrouvé dans ses notes de terrain la partie consacrée à la porte du soleil. Dès lors, il est difficile de savoir exactement comment il appréhenda cette situation. De même, la plupart des dessins relatifs à Tiahuanaco présents dans ses archives ressemblent plus à des mises au propre ultérieures qu'à des esquisses prises sur le vif. La description qu'il fit de ce monument illustre bien sa perplexité et son inconfort pour trouver les mots justes face à des éléments iconographiques sur lesquels il ne disposait d'aucune référence. Ce qui d'ailleurs pourrait laisser penser que la rédaction de ce texte est antérieure à la publication du voyage d'Alcide d'Orbigny ; sinon, il aurait été tentant pour lui d'y puiser des éléments de comparaison ou d'autres références²⁶. Comme nous l'avons signalé plus haut, une allusion faite par d'Orbigny dans le volume consacré à la géologie dans son récit de voyage laisse imaginer que le naturaliste et le diplomate ont pu se rencontrer à Paris, quelques années après leur voyage respectif : que se dirent-ils ? Parlèrent-ils de Tiahuanaco ? En tout état de cause, Sartiges avait visiblement sur place – comme durant tout son voyage – discuté avec des savants et des érudits boliviens, qui lui livrèrent probablement leur conception du site. Nous en trouvons une preuve tangible dans les archives d'Eugène de Sartiges avec un texte manuscrit intitulé « Apuntes para un ilustre viajero », qui est un ensemble de notes écrites par José Maria Bozo sur les pierres ayant servi pour la construction de Tiahuanaco, sur les plantes, etc., notes apparemment spécialement rédigées à l'intention de Sartiges. José Maria Bozo (1780-1864) avait été – successivement ou simultanément – avocat à Charcas, prêtre à Sucre, puis député de Santa Cruz au congrès. Mais il s'intéressait aussi tout particulièrement à la botanique et à la météorologie ; il aurait d'ailleurs collaboré aux observations scientifiques d'Alcide d'Orbigny (Gioda y Forenza 2000). On comprend alors qu'il ait apporté volontiers son aide à ce jeune et enthousiaste voyageur qu'était Eugène de Sartiges. Ce dernier fut d'ailleurs si fortement intrigué par le site de Tiahuanaco qu'il y effectua deux passages²⁷ : d'abord fin décembre 1833, puis le 4 janvier 1834, après un séjour à La Paz.

²⁶ Il convient de noter que nous ne connaissons pas de représentation du monolithe dans sa position réelle (c'est-à-dire couchée) par d'Orbigny non plus. Parmi les papiers d'Eugène de Sartiges, on trouve des dessins assez précis et une mise au propre (fig. 6) très aboutie à l'encre et au lavis gris d'une partie de la frise supérieure de la porte (mais malheureusement la feuille a été déchirée et est aujourd'hui lacunaire) : on ignore si c'est son œuvre ou bien s'il la fait exécuter par quelqu'un d'autre. A noter, parmi ses dessins des reproductions en taille réelle des principales figures de la frise – probablement tracées sur place.

²⁷ « 4 janvier : à un intervalle de 8 jours je suis revenu à Tiahuanaco », p. 105 de son registre de notes (AN, 816AP/1). On ne trouve pas moins de vingt dessins faits par Sartiges sur ce site.

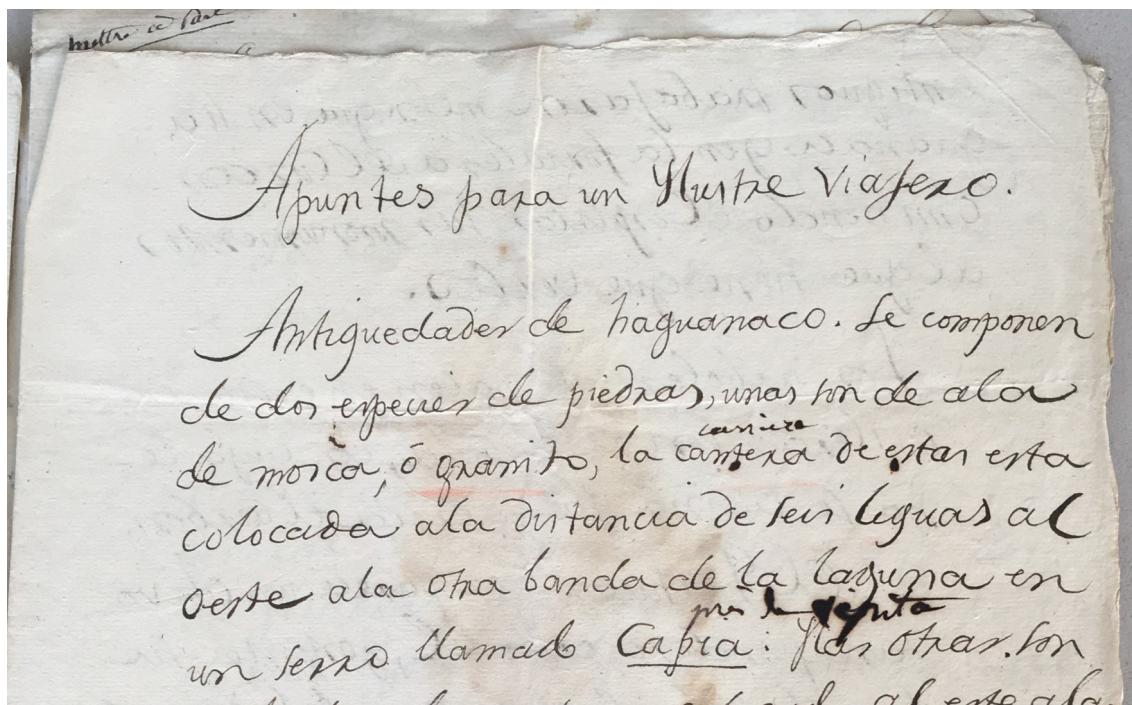


Fig. 8 : note explicative rédigée par José María Bozo à l'attention de Sartiges (1833)

Il n'est donc resté qu'une petite semaine à La Paz, laps de temps durant lequel il put néanmoins rencontrer le président Santa Cruz. Cette localité, qui ne semble pas l'avoir vraiment enchanté, fut cependant le cadre d'une révélation qu'il évoque dès les premières ligne de son deuxième article publié par la *Revue des deux mondes*. Les papiers d'Eugène de Sartiges en donnent une version différente, apparemment destinée à cette publication de plus grande ampleur qui ne vit jamais le jour. Elle se présente sous la forme d'une lettre écrite depuis La Paz et destinée à un certain « A. de L. »²⁸

« Mon cher ami, la première fois que vous rencontrerez M. de C** qui sait tout, demandez-lui d'où sont venues les populations de l'Aymara ; et quand il vous aura répondu qu'il n'en sait rien, dites-lui de ma part avec assurance qu'elles sont une émigration des peuplades de l'Asie. Le pourquoi, le voici. J'ai découvert au musée national de La Paz (je dis à dessein découvert car ils gisaient là gris de poussière et ignorés) deux vases en terre cuite trouvés dans des sépultures aymariennes de la plus haute antiquité et ayant chacun comme ornement principal deux éléphants peints en noir. Ces quatre éléphants ont même sur le dos un petit édifice large à la base et se terminant en cône, que l'on peut à volonté prendre pour une tour ou un palanquin. Il

²⁸ On trouve assez régulièrement dans son manuscrit des textes précédés de la mention « lettre ». On peut alors imaginer qu'Eugène de Sartiges avait pensé utiliser ce dispositif narratif (en alternance avec le récit du voyage proprement dit ?), peut-être en référence aux *Lettres péruviennes*, un roman épistolaire écrit par Françoise de Graffigny (et publié sous sa forme définitive en 1752), que Sartiges avait lu et qu'il cite d'ailleurs lorsqu'il se trouve à Cusco.

est possible qu'en Amérique on ait trouvé des ossements fossiles d'éléphants ; mais depuis le déluge, je ne sache pas que les éléphants aient pu vivre dans le froid climat des cordillères. Cette tradition d'éléphants conservée sur leurs vases funéraires par les peintres aymariens n'étant pas américaine, ne peut être qu'asiatique, la conclusion logique serait que les Aymariens ou la civilisation aymarienne provient de l'Asie [...] »²⁹

Parmi les papiers vus dans les archives familiales, on trouve plusieurs croquis de l'un de ces vases et des « éléphants » que le voyageur pensait y avoir identifiés. On y trouve aussi une version aquarellée et mise au propre de son dessin, qui est un prolongement de ses observations faites à La Paz au début de l'année 1834. En effet, longtemps plus tard, en 1862, il adressa à la société d'ethnographie basée à Paris un essai intitulé « L'éléphant était-il connu des anciens Américains ? », avec, en filigrane, une réflexion sur de possibles liens antiques avec les civilisations asiatiques. Cette hypothèse, présente dans la littérature savante depuis le XVIII^e siècle, était toujours vivement discutée au XIX^e siècle. Beaucoup de membres de la société d'ethnographie (de son nom complet société d'ethnographie orientale et américaine) étaient séduits par cette idée ; son fondateur, Léon de Rosny – orientaliste autant qu'américaniste – voyait sans doute d'un œil bienveillant ce genre de contribution. Preuve en est que quelques années plus tard, Sartiges fut sollicité par Rosny et ses amis pour participer à une exposition organisée par eux dans le cadre de l'Exposition universelle de 1867 à Paris. Dans le catalogue de cette exposition, l'on trouve au numéro 393 la légende suivante :

« Vase à l'éléphant de La Paz (Bolivie), peint à l'huile³⁰ d'après une aquarelle de M. le comte de Sartiges, ambassadeur de France près le Saint-Siège. Ce vase antique a été l'objet de nombreuses discussions scientifiques parmi les américanistes qui ont cru y voir figurée l'image d'un éléphant,

²⁹ AN, 816AP/1, ébauche d'un texte inachevé écrit sur une feuille isolée. Sartiges n'en dit rien de plus dans la version publiée (Sartiges 1851 : 873). Dans les archives des musées nationaux (AN, 20150157/10), l'on trouve une mention très intrigante. Lors de la séance du 11 janvier 1851 du conservatoire des musées, Adrien de Longpérier (conservateur des Antiques du Louvre et responsable du « Musée américain » qui venait d'y être inauguré) déclare ceci : « Si M. de Sartiges voulait donner son vase au Musée Américain, ce serait une excellente adjonction aux monuments que possède ce musée, et quoiqu'il ait donné au musée de Lima le plus beau des deux qu'il possédait, surtout le plus curieux, puisqu'il représentait dans ses peintures des éléphants [...], cependant celui qui lui reste est encore très curieux ». Se pourrait-il qu'il s'agisse de l'un des vases vus au musée de La Paz, qu'il aurait alors acquis – dans des circonstances inconnues – et qu'il aurait ensuite donné au musée de Lima lors de son séjour dans la capitale fin 1834-début 1835 ? L'hypothèse est en même temps douteuse, dans la mesure où un peu plus de dix ans plus tard Francis de Castelnau vit et dessina également ce vase au musée de La Paz : il est représenté dans son album sur les antiquités incas (Castelnau 1852). Longpérier ne parle que de deux vases en la possession de Sartiges ; pourtant, comme nous le verrons un peu plus loin, il en avait rapporté bien plus que cela. Je remercie Susana Guimaraes de m'avoir communiqué cette information. Sur le musée américain, voir Guimaraes 1996.

³⁰ Cette peinture aurait été faite par Léon de Rosny. Les deux hommes se connaissaient bien et étaient amis, Sartiges fut même parrain de l'un des enfants de Rosny.

pachyderme de la faune asiatique, ce qui contribuerait à établir l'hypothèse de relations entre l'Asie et l'Amérique à une époque antérieure à Christophe Colomb. » (*Exposition universelle de 1867...* : 23-24)

C'est très probablement l'aquarelle ayant servi de modèle pour la peinture exposée en 1867 que l'on retrouve aujourd'hui dans les archives familiales.



Fig. 9 : Aquarelle du vase de La Paz, peinte par Sartiges

Après avoir visité une seconde fois le site de Tiahuanaco, Eugène de Sartiges remonta vers le nord en direction du lac Titicaca. Après Aygachi, il se rendit à Cumana, où il s'enquit aussitôt de ce qu'il pourrait voir comme vestiges antiques. Cet épisode, très intense pour lui, a peut-être été la seule occasion où Sartiges trouva des artefacts importants en fouilles :

« Quand j'ai demandé à l'intendant de la ferme quels étaient les *chulpas* (tombes) des environs qui n'avaient point encore été ouvertes, il me répondit qu'il me montrerait les *chulpas* où les flammes brillaient (*ardavan las llamas*) et me procurerait des Indiens pour faire les excavations. Ce matin j'ai commencé mes fouilles. Avez-vous jamais fait des fouilles de votre vie ? Probablement pas, mais vous avez certainement joué, alors vous pouvez comprendre toute la chance [le mot a été rayé et remplacé par un autre illisible] d'un semblable travail. Creuser la terre pour y chercher un trésor véritable comme de l'or ou un trésor de fantaisie comme de vieux vases et de vieux ossements, sans certitude, sur de simples données, c'est jouer. Chaque coup de pioche est un coup de dé qui doit vous faire perdre ou gagner. Un tumulus est ici vierge de la pioche et du pic, à quelle hauteur faut-il l'attaquer ? Par où commencer ? Puis une pierre se détache qui laisse un vide [...], vous vous précipitez, débouchez l'ouverture, par quelle pente passer [suit un mot illisible] une pierre qui briserait les vases que vous comptez trouver ; comme vous aidez à nettoyer avec précaution le dessus de la dernière pierre qui [suit un mot illisible] le couvercle au tombeau. Cette dernière pierre est enlevée et alors vous apercevez à moitié ensevelis dans le terreau qui a pénétré par les interstices de la maçonnerie un momie ou des ossements, des ossements dont vous n'aurez pas l'usage mais qui, pour sûr, ont appartenu à des générations passées, et quelques fois vous ne trouvez rien que des fragments de vases et des os disloqués par la pioche [...], mais vous rencontrez une maçonnerie solide et régulière recouvrant un puits de 3 à 4 pieds de hauteur sur 2 ou 3 pieds de diamètre. Dans l'un j'ai trouvé une momie d'enfant entourée de ligaments de paille au lieu de ligaments et étoffes de coton, comme celles que j'avais vu au musée de La Paz. J'eus peu de temps pour l'examiner car deux minutes après avoir été exposée à l'air la petite momie se réduisit en poussières. Elle était entourée de vases affectant la forme des lachrymatoires étrusques. Je trouvais aussi nombre de topos en cuivre, longues épingle avec lesquelles les femmes du pays rattachent sur leur poitrine les habits carrés qu'elles portent sur leurs épaules. »³¹

³¹ AN, 816AP/5. Autre version de son récit, antérieure à celle citée jusqu'à présent (816AP/7). La suite de son récit est identique à ce qu'il a publié dans son deuxième article (Lavandais 1851 : 877). Il s'agit ici d'une version préparatoire fragmentaire et probablement antérieure à celle que nous avons utilisée jusqu'ici pour cet article ; elle se trouve dans un chemise intitulée « Quelques cahiers des minutes de mon voyage ».

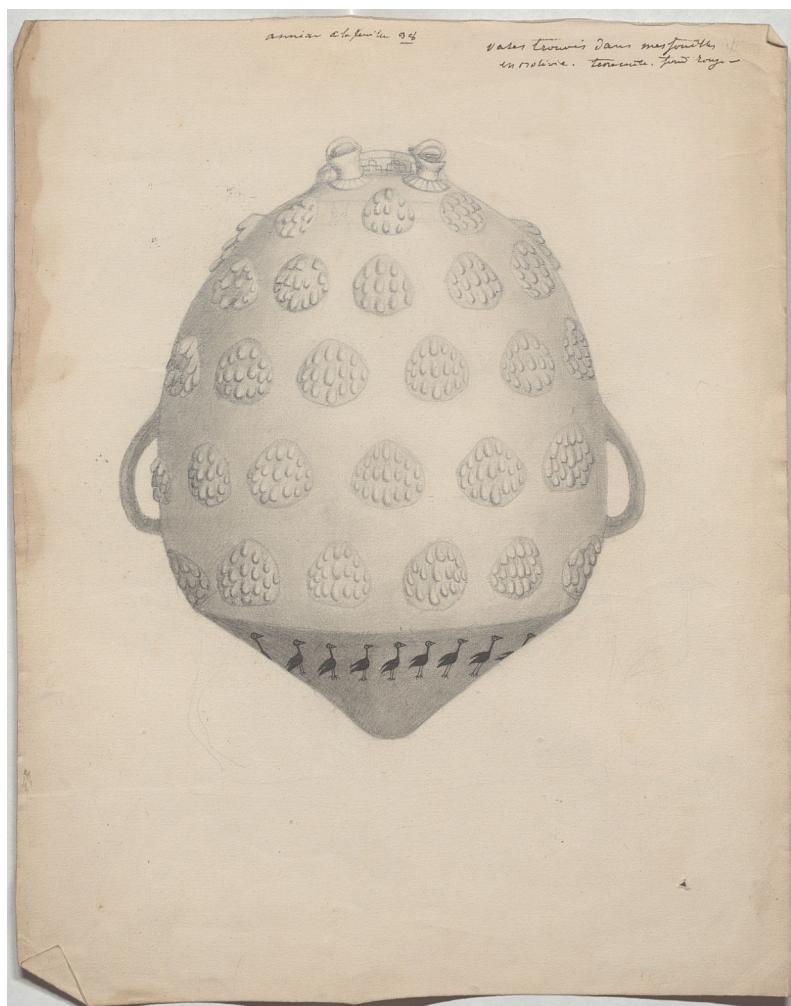


Fig. 10 : Aryballe exhumé par Sartiges à Cumana

Parmi les dessins présents dans les archives d'Eugène de Sartiges, l'on trouve la représentation de trois aryballes qu'il présentait comme le fruit de ses fouilles : elles correspondent probablement à ce qu'il décrivait comme des « lacrymatoires étrusques ». On y reconnaît notamment ce bel aryballe comportant des représentations en relief de spondyles, aujourd'hui conservé au Musée du quai Branly-Jacques Chirac³². Après cette fouille exaltante pour lui, Sartiges se rendit à Guabaya ; il nota rapidement : « De l'hacienda de Cumana jusqu'à Guabaya, hameau sur les bords du lac Titicaca, l'on rencontre un grand nombre de *chulpas* par groupe de 10 ou 12. Comme elles ressemblent toutes plus ou moins aux sépultures de Maïocohamaï et qu'elles en ont les mêmes proportions, vous donner les dimensions métriques causerait une répétition un peu inutile ». Puis il s'embarqua sur une *balsa* pour visiter plusieurs îles du lac

³² Numéro d'inventaire : 71.1894.105.1. Le dessin présent dans le fonds Sartiges (fig.10) montre que le col du vase était déjà cassé lors de sa collecte.

Titicaca : notamment les îles Coati (Isla de la Luna) et Titicaca (Isla del Sol). Les descriptions des ruines incas qu'il y observa ne sont pas très claires, mais l'on reconnaît parmi ses papiers plusieurs esquisses de ces édifices, dont une version plus tardive mise en couleur. Il s'arrêta ensuite quelques jours à Copacabana. La veille de son départ, il assista à une fête au cours de laquelle il recueillit des transcriptions de *yaravis* de la région, qu'il se fit traduire en espagnol ou – pour l'un d'entre eux - qu'il se fit transcrire en aymara. Quelques semaines plus tard, lorsqu'il séjournera à Cusco, ce sont d'autre *yaravis* qu'il collectera, dont l'un cette fois en quechua. Cette anecdote illustre une fois de plus à nos yeux la grande curiosité manifestée par Eugène de Sartiges au cours de ce voyage. Avant de quitter le lac Titicaca et ses abords, il voulut visiter un dernier site qu'on lui a beaucoup vanté :

« 8 février.

Le matin, j'ai demandé le chemin des ruines du grand Collo [?]. Plusieurs personnes m'avaient fort parlé des restes gigantesques d'Atuncolla. Il y avait une forteresse, un temple, des maisons, etc. À une lieue d'Atuncolla sur le plateau d'une montagne qui forme une large presqu'île dans le [...] de Celustane [Sillustani] existent de nombreux débris de *chulpas*. Le plateau qui peut avoir 1/4 de lieue et le côté de la montagne qui regarde l'est tout entièrement couvert de ruines de *chulpas* magnifiques. [...] souvent les *chulpas* sont groupées si près l'une de l'autre qu'il n'y a que l'espace nécessaire à leur construction. De tous les monuments de ce genre que j'ai rencontrés jusqu'à présent, les ruines d'Atuncolla sont les plus immenses et les plus belles de qualité et de construction. Les *chulpas* sont plus élevées que celles d'Acora, les pierres plus larges et mieux travaillées, les jointures parfaites. C'est un superbe travail fait à la perfection, elles sont ravissantes. La presqu'île est à pic sur le lac, surtout des trois côtés, nord, sud, ouest. C'est sur le bord même du rempart naturel que forme la montagne que sont les plus belles et les plus nombreuses *chulpas*. Du côté de l'ouest la vue est ravissante. Au milieu du lac est une île verte et cultivée. Les bords du lac de toute part sont cultivés et d'un beau vert dans cette saison de l'année. L'horizon est terminé par des montagnes recouvertes de neige. C'est une vue sévère mais d'un genre plus gracieux que les gros tableaux du lac Titicaca. Le plateau est entièrement consacré aux tombeaux, nulle part on ne rencontre les traces de la ville immense, de la ville vivante qui déposait ici ses morts [...]. La tradition place là une ville immense, riche, des princes puissants, mais où était cette ville ? Il n'en reste aucune trace. La tradition dit que la lagune a couvert l'emplacement de la ville. Toute surnaturelle et invraisemblable que soit cette tradition [...] c'est un mystère qui étonne et qui confond [...]. Ah maintenant je crois aux huit millions de population indienne, réduit à deux millions après la conquête. »³³

³³ AN, 816AP/1, feuilles non numérotées du registre de notes prises sur le terrain.

Dans les papiers de Sartiges, l'on trouve plusieurs dessins faits dans ces environs : des détails de motifs en relief relevés sur des pierres isolées vues à Atuncolla³⁴ et une vue générale des chulpas à Sillustani (une esquisse et une version mise au propre, certainement après son retour de voyage). Après Atuncolla, notre jeune voyageur entreprit de remonter vers le nord pour se diriger vers Cusco, l'une des principales étapes de son périple.

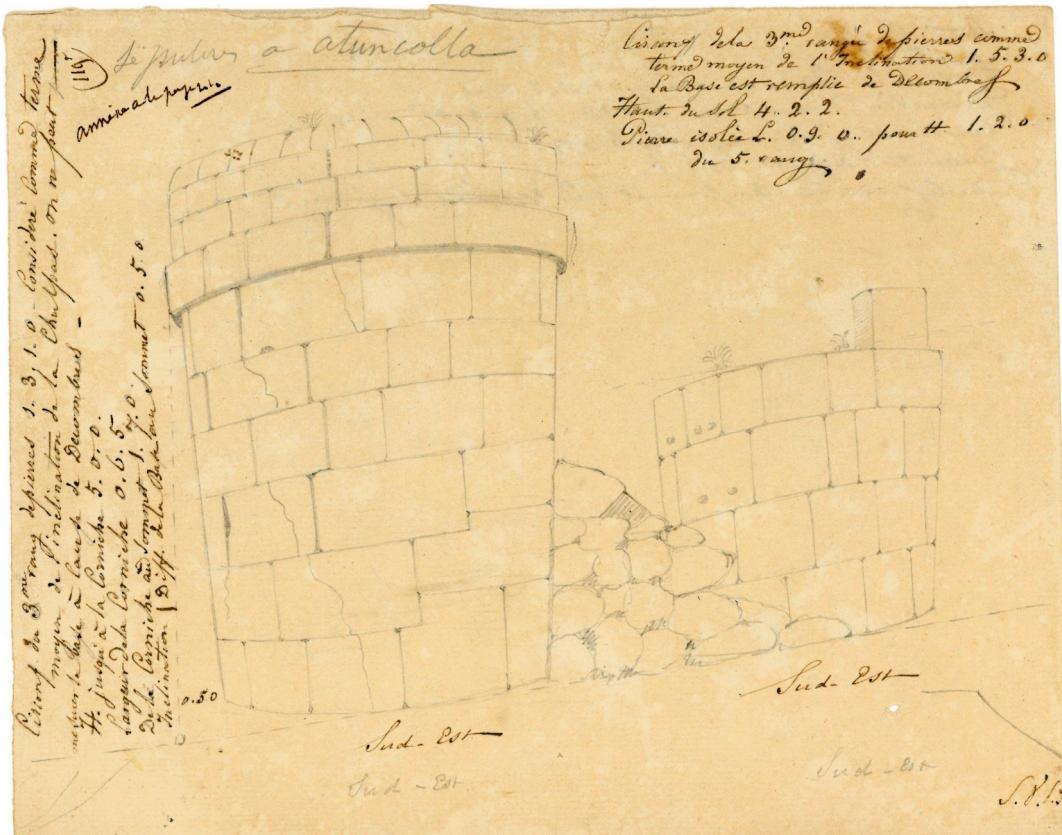


Fig. 11 : vue générale des *chullpas* de Sillustani

Cusco – Choquequirao – Lima

De Juliaca, il remonta en direction du nord par Lampa, puis le 15 février 1834 arriva à Pucara, localité à laquelle il consacra quelques lignes dans ses notes :

« Dans Pucara même au pied d'une roche immense taillée à pic, existent les ruines de deux édifices qui par leurs constructions m'ont complètement rappelé les ruines du palais de Tyahuanaco. Comme à Tyahuanaco les

³⁴ Squier, qui a en partie suivi – bien entendu sans le savoir – l'itinéraire emprunté par Sartiges trente ans auparavant, a publié dans son récit de voyage une gravure montrant ces mêmes blocs portant des reliefs géométriques ou animaliers (Squier 1877 : 385-386).

pierres y ont été enlevées pour servir à la construction des villages. L'église de Pucara est en grande partie construite de ces débris. Les fondements qui paraissent encore marquer deux larges assises entourées d'un portique. Comme au palais de Tyahuanaco de larges et hautes pierres forment le carré du plus grand de ces édifices. Comme à Tyahuanaco les pierres étaient réunies par un mur de pierres sèches auxquelles elles servaient d'appui. Quant aux proportions de ces édifices elles sont beaucoup moins considérables que celles de Tyahuanaco. Entre le plan et la pampa existent cinq terrasses ; et aux pieds de la dernière, à environ 50 m, deux larges monticules élevés de main d'homme. On les a sillonnés en tous sens pour en enlever de larges pierres dont on fait des meules recherchées dans le pays. C'était probablement la forteresse de ce palais. »³⁵

Le 21 février, il s'arrêta pour étudier les ruines de Racchi³⁶, un site inca alors très peu connu. On doit supposer que Sartiges s'était déjà renseigné et documenté sur ce lieu, car dans ses notes de voyage (prises peut-être sur place ou juste après son passage), il évoqua la légende relative à ce site :

« Incacc Pullanan ou lieu de divertissement de l'Inca. La tradition et le nom même de ces ruines leur assignent une destination toute autre que celle de l'histoire. L'histoire rapporte que l'Inca Viracocha [...] fit construire ce temple en l'honneur du fantôme qui lui apparut en songe lui annonçant la révolte des provinces. Que le principal édifice ait été le temple du palais, ce qu'il en reste est une grande muraille qui au premier abord paraît un aqueduc. Neuf arches existent, deux sont écroulées, total onze, chacune de 5,80 de largeur [...]. L'ouverture qui est entre chaque arche (2m 60) paraît avoir servi de porte ; de même l'ouverture du [...] 2^e étage qui est aussi le dernier de l'édifice. Il n'a qu'une fenêtre carrée long. La porte devait donner sur l'intérieur du palais. Quant aux divers étages, il est facile de les reconnaître. Des poutres rondes restent encastrées au-dessus des portes et dans les murailles. Les poutres sont petites, leur diamètre est de 0,15 à 0,20, il y a deux poutres ruinées. Cette grande muraille servait de mur mitoyen. Deux murailles semblables couraient parallèlement à cette muraille. Elles sont complètement rasées, leurs fondations subsistent encore. Elles sont de chaque côté à 22 mètres du mur mitoyen. 22 mètres était une trop grande distance pour qu'une même poutre put couvrir le rez-de-chaussée et soutenir deux étages de chaque côté. Entre les 2 murailles ils construisirent des piliers dans lesquels venaient se finir les poutres de chaque muraille... »³⁷

³⁵ AN, 816AP/1, feuille non numérotée du registre de notes prises sur le terrain. À la fin de cette phrase, il a noté entre parenthèse « (voir la forteresse de Cuzco) ».

³⁶ Un des rares voyageurs à parler de ce site au XIX^e siècle est Ephraïm George Squier, qui en fait aussi une longue description, en incluant dans son récit une gravure tirée d'une de ses propres photographies (Squier 1877).

³⁷ AN, 816AP/1, feuille non numérotée du registre de notes prises sur le terrain.

Les notes prises sur ce registre sont souvent très difficiles à déchiffrer et à suivre. Prenons alors le premier jet de son récit de voyage, où il livre ses réflexions sur ces ruines, qu'il abordait de manière totalement ingénue :

« Les deux étages de cet édifice, ses portes, ses fenêtres indiquent une habitation plutôt qu'un temple ; mais que répondre à Garcilaso de la Vega qui dit qu'il a vu la statue du fantôme, à laquelle les enfants s'amusaient à jeter des pierres. Un palais pouvait avoir aussi ses statues. Quoi qu'il en soit de cet édifice, ses dépendances sont considérables, leur forme est celle d'une longue rue ayant à droite et à gauche sept maisons chacune de deux étages ; entre chaque maison un carré long fermé par deux autres maisons [...]. La dernière maison joignait le palais, et par une porte qui existe encore au premier étage l'on communiquait de plain-pied avec le premier étage de cette suite de maison. Un haut et large mur entoure encore ce vaste corps de bâtiment. Si l'on peut juger de la destination d'un édifice par la forme de sa construction, l'on dirait de Racchi que ce fut un palais de l'Inca et que les dépendances adjacentes étaient l'habitation des *escogidas*, c'est-à-dire le sérail. »

Après Andahuayllas, il s'intéressa hâtivement aux ruines de Piquillacta, puis arriva enfin Cusco (possiblement le 1^{er} mars 1834) où, muni de l'indispensable sésame que sont les lettres de recommandation, il fut généreusement accueilli au sein d'une maisonnée de la bourgeoisie cusquénienne, qui non seulement le logea, le nourrit, mais aussi le présenta à toute la bonne société de la ville. Ce réseau, vite constitué, lui permit d'être renseigné sur tout ce qui méritait d'être visité et d'accéder à quantité d'informations sur l'histoire de la ville, sa culture traditionnelle, ses légendes. Il y resta un mois et demi, visitant évidemment tous les lieux antiques importants : Qoricancha, Sacsayhuaman, etc. Il s'intéressait à tout : nous avons déjà évoqué sa curiosité pour les *yaravis* dont, grâce à ses hôtes, il collecta plusieurs exemples (dont un en quechua) ; il se renseigna également sur le système des quipus. Il était à l'affût de toutes les légendes relatives aux vestiges ancien. L'une d'elle l'amena à explorer un souterrain supposé relier Qoricancha à Sacsayhuaman, aventure dont il fit une relation cocasse, qu'il supprima finalement de la version publiée :

« Pendant mon séjour de six semaines au Cusco je visitai souvent le temple du soleil : j'avais là un ami qui m'affectionnait singulièrement et me révérait presque tant, cela parce que j'avais eu la bonne fortune d'être bénî par trois papes différents, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI ; ce n'était rien moins que le supérieur du couvent, excellent homme, d'une foi parfaite. Nous causions beaucoup des anciens Péruviens, de leurs coutumes, de leur religion, de leurs monuments. Malheureusement, il faisait intervenir dans l'exécution des choses qui lui paraissaient impossibles une puissance dont je

ne voyais pas la coopération aussi clairement que lui ; c'était le diable [...]. On dit généralement qu'une communication existe entre le *Rodadero*, forteresse des Incas qui domine la ville, et l'ancien temple du soleil ; l'on voit même au *Rodadero* un large souterrain que l'on donne pour l'entrée du passage. *La Chingana*, c'est le nom du souterrain, a été bouchée car l'on y avait trouvé plus d'une fois les cadavres de personnes assassinées. Le Padre ** croyait fort à la version et prétendait que le souterrain venait aboutir à l'un des caveaux de son église, sous un confessionnal à gauche du chœur. Je témoignais le désir de m'assurer de la chose par moi-même ; il y consentit, le confessionnal fut déplacé, deux larges dalles déplacées et, soutenu par des cordes, je me fis descendre dans le caveau mortuaire. Voyant qu'il ne m'arrivait rien d'extraordinaire, le sacristain et une quantité de moines vinrent me rejoindre, nous cherchâmes cette entrée du souterrain, frappâmes les murailles à grands coups de pics de fer, réussîmes seulement à enlever des plaques de chaux qui laissèrent à découvert derrière elles une bonne maçonnerie qui ne sonnait pas creux du tout quand nous frappions dessus. Après une heure infructueuse passée à patauger dans les pierres vermoulues des anciens conquistadores, nous remîmes en place les dalles et le confessionnal, déclarant la tradition menteuse et apocryphe. »³⁸

Puis une autre rumeur vint à ses oreilles attentives, celle relative à une cité inca perdue dans la montagne, nommée Choquequirao :

« Pendant mon séjour au Cusco on m'a beaucoup parlé de la ville de Choquequirao. Ce sont des ruines à huit journées de Mollepata dans les montagnes, au bord de l'Apurimac. Les uns disent que sont là les débris d'une grande population, les autres qu'il n'y a que quelques maisons couvertes et rongées par les arbres qui depuis 300 ans croissent là en liberté. On ne sait rien d'exact sur Choquequirao. [...] six Indiens y pénétrèrent après d'incroyables fatigues ils en rapportèrent un petit topo d'or et une moitié de topo d'argent. Leur récit est confus, ils ont vu un grand palais, mais les ours et les tigres les ont effrayés, ils sont revenus précipitamment. De là les contes les plus amusants, jamais forêt enchantée n'a contenu plus de murailles en tout genre que Choquequirao. Mais comme de Cusco il faut pour s'y rendre 12 ou 15 journées de chemins épouvantables et faire engager une douzaine d'Indiens chargés de vivres, haches, pioches, etc., qu'il y a [...] surtout les tigres, qui ne sont autres que le chat sauvage, tout un chacun parle d'y aller, personne n'y va. »³⁹

Dans ce même registre de notes, on trouve à la fin quelques textes d'une graphie plus soignée, sans doute écrits après son retour de voyage. Sartiges y évoquait de

³⁸ AN, 816AP/6, version préparatoire à la publication, verso du f. 64.

³⁹ AN, 816AP/1, feuille non numérotée de son registre de notes.

nouveau le site de Choquequirao et l'agitation que cette découverte (ou redécouverte) provoqua chez certains Cusquéniens :

« Vilcabamba, Choquecancha, Choquequirao (berceau d'or), ce nom seul avait excité maintes fois la cupidité des chercheurs de trésors, leurs tentatives avaient été infructueuses ; des Indiens égarés dans les montagnes découvrirent une ville antique, et creusant une fosse pour chercher de l'eau ils rencontrèrent un topo d'or. Leur relation mit en mouvement toute la province de Cuzco, diverses compagnies se formèrent pour obtenir la concession des terres de Choquequirao ; le gouvernement envoya des experts. Arrêtés par les difficultés des communications, les experts revinrent au Cuzco et leur dire refroidit l'ardeur des compagnies, l'on remit à une autre époque *el descubrimiento* de la ville au berceau d'or, mais l'on continua de parler de Choquequirao comme une chose merveilleuse. Ce fut le thème de toutes les exagérations des antiquaires et des gens crédules ; lors de mon séjour au Cuzco l'on m'en parla tant et si diversement que je résolus d'éclairer le mystère [...] ma curiosité était l'espérance d'y rencontrer une ville échappée à la destruction de [...] la cupidité espagnole. Don J. M., propriétaire d'une des mines de Yamana voulut bien m'accompagner dans la quête. »⁴⁰

Sartiges fit ses adieux à Cusco et emprunta le chemin de la vallée sacrée. Jusqu'à présent, nous n'avons relevé aucune mention de son passage à Ollantaytambo ; pourtant, parmi ses papiers se trouvent un ou deux dessins faits en ce lieu, ainsi qu'une feuille remplie de notes et de mesures diverses relatives à ce site. Puis, depuis Zurite, il se dirigea vers l'ouest en direction de Mollepata. Dans la version publiée de son récit (3^e article inséré dans la *Revue des deux mondes*, Lavandaïs 1851 : 1020), Sartiges déclarait que c'est à Curahuasi qu'il prit des informations sur ce site. C'est très vraisemblablement une confusion, car dans ses notes de terrain et dans un brouillon de son récit de voyage, il mentionne plutôt le village de Tarawasi, près de Limatambo – ce qui semble plus logique, compte tenu de l'itinéraire emprunté par le voyageur, dans la mesure où il disait quitter à Mollepata la route de Lima pour prendre sur la droite le chemin menant à Molle Molle, tandis que la localité de Curahuasi se trouve, quant à elle, plus loin à l'ouest :

« Le curé de Taraguasi est un antiquaire, c'est-à-dire qu'il croit fermement que la flamme brille (*arde la llama*) sur les trésors enfouis et qu'il est à l'affût de toutes les [illisible]. Les monuments des incas sont encore remplis de leurs richesses. Je lui parle de Choquequirao et de la possibilité d'y pénétrer, il m'assura que c'est possible mais difficile [...]. Le curé me donne d'assez bons renseignements sur Choquequirao qu'il avait pu recueillir et

⁴⁰ AN, 816AP/1, feuille non numérotée de son registre de notes. « Don J.M. » pourrait être José María Tejada qui, effectivement accompagna Sartiges dans cette aventure (voir infra).

surtout un itinéraire que je me proposai de suivre [...]. Il me pria de lui envoyer quelque partie des nombreuses curiosités que je ne pourrai manquer de trouver à Choquequirao et me donna une lettre pour le maître de poste de Mollepata. »⁴¹

Parmi les papiers d'Eugène de Sartiges, l'on trouve un plan très approximatif, vraisemblablement tracé par Sartiges lui-même à partir des informations obtenues à Tarawasi.

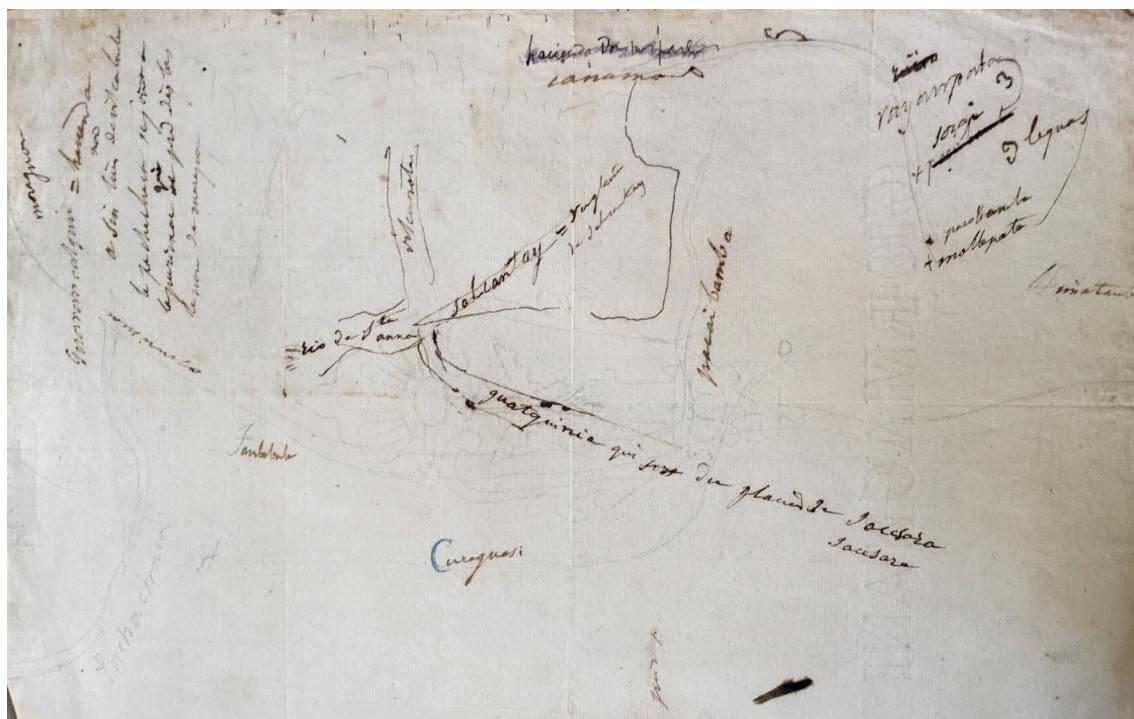


Fig. 12 : Croquis dessiné par Sartiges à partir d'informations données à Tarawasi⁴²

Depuis Mollepata, il remonta vers le nord, en passant par Soray, puis Huadquiña. De là, il décida de faire un détour de quelques jours pour se rendre en forêt afin d'y rencontrer des Indigènes qu'il appelle « Antis » (aujourd'hui connus sous appellation d'Ashaninka). Il emprunta le chemin partant de Santa Ana, passe par Echarate, Cocabambilla, pour arriver enfin à Palestoqui, avant le retour pour entreprendre son expédition vers Choquequirao. Ses notes, tout comme le récit publié qu'il en fit, insistent sur la difficulté du chemin. Dans son journal, il notait, par exemple, pour le 3 juillet et les jours suivants :

⁴¹ AN, 816AP/5, extrait d'un manuscrit conservé dans une chemise annotée « Quelques cahiers des minutes de mon voyage ».

⁴² On y lit les noms des localités suivantes : Limatambo, Mollepata, Curahuasi, Tambobamba, Salcantay, Soray, Yanama. L'articulation centrale entre le rio Santa Ana, le Vilcanota, Salcantay et Huadquiña n'est pas très claire.

« Horrible journée, marquée par une descente à pic. Arrivée au *valle* Cotacouca [?]. Enfer de *mosquitos*. Nous suivons un torrent sautant de pierre en pierre. Coucher. Coucher auprès d'une montagne taillée à pic. Nous envoyons brûler les pâturages [sic] que le lendemain nous avons à gravir. La réverbération de la flamme sur ce rocher que nous avons en face est d'un magnifique effet. 5 [juillet] : Gravir des montagnes comme des murailles. Les éboulements de sable ou de pierres servent de chemin. Manque d'eau. 6 [juillet] : Nous brûlons les arbustes et les hautes herbes pour avancer. Quand le bois est trop élevé, les Indiens ouvrent un sentier à coups de hache et de serpe. La nuit nous surprend au-dessus d'un précipice. Nous nous arrêtons là et attendons assis et appuyés sur des troncs d'arbres la fin de cette pénible nuit ».⁴³

Enfin, le 7 juillet, le groupe fit son entrée à Choquequirao⁴⁴. Sartiges nota quelques-unes de ses impressions à chaud :

« Déjà nous avons marché là plus d'une demi-heure et à chaque pas nous avons rencontré des vestiges de population. Des maisons bien construites en pierres de taille. En continuant à descendre je [me] trouve en face du portique ou muraille triomphale qui ferme le passage qui conduit au monticule ovale, véritable teocali. »⁴⁵

⁴³ AN, 816AP/1, feuille non numérotée de son registre de notes.

⁴⁴ On trouve encore sur place une inscription gravée dans la roche par des compagnons de Sartiges (elle est – sans doute par erreur – datée du 6 juillet) ; on y reconnaît les noms suivants : José María Tejada et Marcelino León. Selon Etchevaría-López et Alccacontor Pumayalli (2018 : 62), Hiram Bingham, qui visita le site en février 1909, y aurait aussi découvert le nom d'Eugène de Sartiges gravé dans la roche.

⁴⁵ AN, 816AP/1, feuille non numérotée de son registre de notes.



Fig. 13 : « Mur triomphal » de Choquequirao dessiné par Sartiges

Nous ne savons pas d'où vient cette expression de « mur triomphal », mais l'on voit qu'elle apparaît tout de suite dans ses notes, ainsi que dans un de ses croquis pris sur place. Signalons que c'est précisément ce dessin (fig.13) qui servit de modèle à la gravure insérée dans un article consacré à sa visite du site de Choquequirao, publié en 1878. Une probable première version de son récit décrit de façon assez détaillée ce que l'explorateur et ses compagnons virent et firent sur place. En voici quelques extraits pour en donner un aperçu :

« Nous fîmes déblayer en partie la place et les édifices qui y touchent et je pus prendre le plan qui prouve que quand ils le voulaient les Indiens savaient mettre une grande régularité dans leurs modes de bâtir. Les différentes constructions au sud et à l'ouest de la place font partie d'un même édifice et sont réunis par des portes de communication. Comme à Racchi nous retrouvons les doubles maisons appuyées sur le même mur de séparation et qui communiquent entre elles par des portes extérieures donnant sur le corridor qui regroupe toute la profondeur de l'édifice [...]. Le premier et seul étage existant dans ces maisons est parfaitement marqué, les poutres formant le plancher de cet étage sont encore en partie dans les murs, et sans les arbres qui ont cru au beau milieu des appartements, nul doute que des débris de toitures subsisteraient encore. Le toit était en appentis rapide

appuyé sur le mur mitoyen qui sépare chaque double maison. Les appartements sont carrelés avec de longues briques en terre cuite recouvertes de vernis fin et brillant. Dans chaque appartement il y a plusieurs de ces niches que j'avais remarquées [...] dans les maisons de l'île de Titicaca. C'étaient des placards, car l'on retrouve encore sur les côtés des trous à la même hauteur qui ne pouvaient servir qu'à soutenir les rayons de planches. Il ne reste aucune trace d'escalier qui puisse indiquer que l'on monte au premier étage par l'intérieur [...]. Le bâtiment principal qui fait face à ce mur triomphal est formé de deux maisons composées chacune de trois longs appartements, dont l'un, celui du milieu, paraissait avoir servi d'antichambre. On y pénètre par deux corridors qui règnent sur toute la profondeur de l'édifice, l'un à droite, l'autre à gauche [...]. En fait d'habitation particulière, ce palais de Choquequirao est ce que j'ai vu de plus complet depuis le commencement de mon voyage, il nous initie à la vie intérieure des anciens habitants du pays [...]. »⁴⁶

On constate ici une fois de plus, dans cette extrait, ses efforts pour décrire de façon détaillée ce qu'il y avait vu, même si son vocabulaire n'est de toute évidence pas adapté à ce qu'il aurait aimé en dire. Il en reprit néanmoins les principaux éléments pour les inclure dans son troisième article pour la *Revue des deux mondes*. Il revint beaucoup plus tard sur la visite pionnière de ce site, dans un article publié en 1878, à l'invitation de son ami Léon de Rosny qui le sollicita pour évoquer cette aventure devant les membres de l'institut ethnographique (dont Sartiges était alors le président). Il est intéressant de signaler que les gravures données dans cette publication (Sartiges 1878) furent réalisées à partir de dessins présents dans le fonds d'archives personnelles d'Eugène de Sartiges. De même, la carte publiée dans cet article avait pris pour modèle une carte tracée de la main de Clemente Althaus au début de son voyage, lorsqu'il se trouvait à Arequipa.

Abandonnant le site inca, Eugène de Sartiges retourna à Mollepata et, de là, emprunta la route de la sierra menant à Lima, en passant par Curahuasi, Abancay, Chinchero, Huancavelica, Huancayo, Jauja, Tarma, Cerro de Pasco, pour arriver enfin à Lima le 26 septembre 1834. Son séjour dans la capitale fut bien plus long qu'il le prévoyait – sans que l'on sache pourquoi : il ne s'en explique pas⁴⁷, mais le fait est qu'il

⁴⁶ AN, 816AP/5, p. 20 d'une liasse conservée dans une chemise, intitulée « Quelques cahiers des minutes de mon voyage ». On constate que cette version initiale de son récit a été reprise presque intégralement et sans grands changements dans la 3^e livraison de sa publication dans la *Revue des deux mondes* (Lavandais 1851c).

⁴⁷ Dans une lettre adressée à sa mère depuis Lima le 20 octobre 1834, il lui annonçait : « dans un mois je m'embarque de nouveau pour le Chili et, traversant la grande Cordillère, j'arrive à Buenos Ayres et de là au Brésil ». Dans une lettre suivante, datée du 13 décembre, il annonçait son départ dans quinze jours. Puis dans un dernier courrier, envoyé de Lima le 15 avril 1835, il informait sa mère que cette fois-ci, il allait s'embarquer sur le navire de guerre français « L'Actéon » pour rentrer au Brésil. Dans aucun de ces courriers il ne justifie ces reports successifs. Sans doute avait-il encore trop de choses à faire et à voir dans la Cité des Rois...

n'en repartit que début mai 1835. La dernière partie de son troisième article pour la *Revue des deux mondes*, consacrée à son séjour à Lima, tient essentiellement dans des descriptions de scènes pittoresques. Pourtant, là aussi, Sartiges semble avoir consacré au moins quelques journées à sa passion pour l'archéologie. Ainsi, dans un manuscrit provenant d'une autre liasse de papier, on trouve des notes indiquant qu'il avait participé avec des amis à des fouilles à proximité de Lima. Ses observations illustrent son souci du détail :

« Le recensement que fit en 1579 l'archevêque Loayza par ordre de Philippe II donna pour chiffre de la population péruvienne, de Quito au Chili, 8.280.000 âmes. Ce chiffre ne paraît pas exagéré quand on a parcouru l'intérieur des cordillères et les nombreuses plaines de la côte. Partout on rencontre les vestiges de villes, d'habitations isolées et surtout d'immenses ossuaires faits de main d'hommes. La vaste plaine qui entoure Lima est couverte de ces tumulus ou *guacas* (*wacas*) qui attestent l'existence longue et paisible d'une grande population. Les principales *guacas* sont entre Lima et le Callao. Bien qu'en plusieurs endroits elles soient groupées irrégulièrement, on peut reconnaître une plaine principale qui à partir de la rive gauche du Rimac court du nord au sud sur une longueur d'une lieue. Là, elle fait un angle droit et se dirige vers l'est. Cette ligne est coupée par des intervalles inégaux. Les parois de ces monticules ou plutôt de ces montagnes sont recouverts d'adobes (briques de terre pétrie et séchée au soleil) de différentes dimensions, depuis 1 décimètre 2 centimètres de surface jusqu'à 2 et 3 mètres. Le sommet de ces *guacas* qui ont de long 50, 80, 100 pas (marchés) est généralement divisé en fosses dont les parois intérieures sont recouvertes d'adobes. Ces fosses ont généralement de longueur 3,20 m. et 2,80 m. de largeur. On y trouve un nombre indéterminé de cadavres, 6, 10, 15. Un ou deux sont embaumés avec soin, les autres sont jetés nus, autour du principal cadavre, sur plusieurs crânes on reconnaît des marques de fractures ; ce sont ses esclaves et ses femmes, enterrés avec lui pour l'accompagner dans son autre vie. Les premiers cadavres sont à deux ou trois pieds sous terre, un peu plus bas la momie qui paraît le centre du sépulcre. Des vases de terre remplis de maïs⁴⁸, de coca et de chicha, des fuseaux pour filer le coton, des métiers à faire le *tocuyo*⁴⁹, du rouge pour se peindre, sont entassés sans ordre dans les fosses. La momie la mieux conservée était celle d'un vieillard (ses dents attestent son grand âge), le corps formait un paquet d'un mètre de hauteur et de quatre décimètres de diamètre sur la lus grand largeur. Les premières enveloppes paraissaient comme du lineg brûlé qui [illisible] l'effort fait pour les détacher. Elles étaient de coton et du tissu le plus fin. Ces tissus enlevés, le corps était embaumé intérieurement [?] d'une couche épaisse de coton brut. Ce coton

⁴⁸ En marge d'une version alternative de ce récit de fouille (trouvée dans des notes éparses) il a noté : « plusieurs vases étaient remplis de *gorgojo*, petit insecte qui détruit le maïs ».

⁴⁹ Toile grossière de coton.

moitié blanc moitié rougeâtre devait probablement sa couleur à l'emploi d'une liqueur destinée à préserver le corps de la putréfaction. Les paupières étaient fermées, dans la bouche il y avait une petite plaque d'argent et une pièce du même métal destinée à s'épiler la barbe qu'ils regardent comme immonde. La momie avait 96 pouces de hauteur, les genoux étaient repliés, les talons touchant, elle était accroupie et ses mains croisées sur le genou gauche. Les ongles étaient teints en rouge. Ses dents rares étaient celles d'un vieillard. »⁵⁰

Bien que rien ne l'indique dans les notes d'Eugène de Sartiges que nous avons déchiffrées jusqu'à présent, il semble très plausible que le diplomate français ait rencontré Mariano Eduardo de Rivero, l'un des hommes de sciences péruviens les plus réputés de son temps. Nous en voulons pour indice la présence, dans le fonds d'archives de Sartiges, de deux documents figurés relatifs au site préhispanique de Pachacamac (un plan et une vue en perspective des ruines du site), que Rivero incorporera plus tard à une publication faite à Vienne en 1851 avec la collaboration de Johann Jakob von Tschudi⁵¹. On sait, par une publication préalable, que Rivero était déjà plusieurs années auparavant en possession de ces vues de Pachacamac (vraisemblablement réalisées sous sa direction) et qu'il cherchait le moyen de publier cet album de planches archéologiques (Rivero 1841 : 30). Il semblerait donc que Rivero ait donné à Sartiges des copies de ces dessins, peut-être justement dans l'espoir que ce dernier puisse l'aider dans son projet de publication. Leur rencontre dut alors se faire dans la capitale à la fin de l'année 1834 ou au début de 1835. Un nouvel indice vient étayer cette rencontre : nous avons cité plus haut une intervention faite par Adrien de Longpérier (le conservateur des Antiques du Musée du Louvre) devant ses collègues du comité consultatif des musées nationaux, affirmant qu'Eugène de Sartiges avait offert au musée de Lima un vase préhispanique alors en sa possession⁵², musée dont Rivero était alors le directeur. On peut alors imaginer un échange de bons procédés entre les deux protagonistes.

⁵⁰ AN, 816AP/1, extrait d'un second cahier de notes prises pendant le voyage. Ce texte est daté de Lima, 1^{er} mai 1835.

⁵¹ Il s'agit des planches LIV et LV de l'atlas accompagnant *Antigüedades peruanas*. On note quelques différences mineures entre les dessins et les planches lithographiées en 1851, preuve qu'il ne s'agit pas de strictes copies.

⁵² PV de la séance du 11 janvier 1851 du comité consultatif des musées nationaux. AN, 20150157/10.

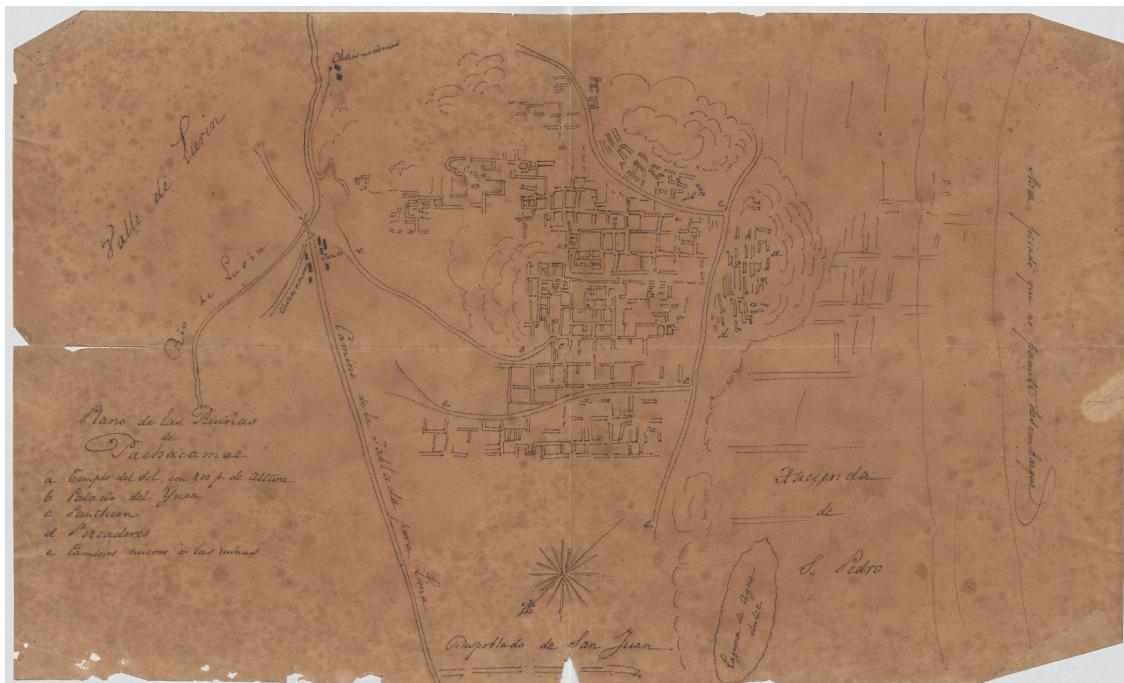


Fig. 14 : Plan manuscrit de Pachacamac

Pour terminer, évoquons les objets archéologiques collectés au cours de ce voyage au Pérou et en Bolivie. S'il paraît plausible que Sartiges ait exhumé lui-même quelques-uns de ces objets (notamment trois aryballes et quelques petits pots en terre cuite et en pierre aujourd'hui identifiés comme provenant de Cumana, en Bolivie, ainsi que possiblement un vase en terre cuite grossière provenant des environs de Lima), rien dans ses notes ni dans ses récits ne permet de penser qu'il en soit de même pour les autres pièces de sa collection. C'est, par exemple, le cas des céramiques et de la représentation en pierre d'un alpaca (*conopa*) supposées venir de Cusco, ainsi que de plusieurs vases de culture mochica. On doit donc plutôt supposer qu'il avait acquis par achat ou reçu en don ces derniers artefacts. Alors que le Pérou s'ouvrait aux visiteurs étrangers, il est envisageable de penser que dès cette période commença à se former un embryon de marché de l'antiquité pour une clientèle avide de curiosités locales. Cusco et Lima étaient alors les principaux phares culturels du pays. Si l'ancienne capitale inca disposait d'un patrimoine historique et archéologique très attractif, Lima était, quant à elle, en capacité de drainer un plus large choix d'antiquités, notamment en provenance de la côte nord – partie du pays amplement pillée depuis les premiers temps de la colonisation. Eugène de Sartiges était visiblement très attaché à ces antiquités péruviennes, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie et qui étaient présentées dans son hôtel particulier parisien : lors de l'inventaire de ses biens, dressé le 15 octobre 1892, peu après son décès, le notaire mentionnait dans l'arrière salon, au premier étage, « trente six petites pièces en terre cuite, une autre autre en marbre, antiquités de diverses

provenance [...], un grand vase ou poterie péruvienne, décor à compartiment et à bossages »⁵³. Dans son testament il avait en outre précisé à propos de certaines pièces de sa collection – dont les vases péruviens - « si un de mes enfants veut s'en rendre acquéreur je veux qu'il puisse le faire pour tout ou partie de façon à éviter autant que possible l'hôtel de ventes »⁵⁴. Cette collection fut donnée en 1894 au Musée d'ethnographie du Trocadéro par les héritiers d'Eugène de Sartiges, la préservant ainsi de la dispersion.

Conclusion

Eugène de Sartiges quitta donc définitivement le Pérou début mai 1835. De retour au Brésil, il reprit ses fonctions d'attaché à la légation de France, sans être apparemment vraiment inquiété de sanction pour cette si longue absence⁵⁵. Il demeura encore quelques années à Rio de Janeiro, pour être ensuite envoyé en 1839 à Athènes, toujours comme attaché, puis comme secrétaire de la légation de France. Nommé en 1843 à Constantinople, on lui confia très vite une mission diplomatique spéciale en Perse (où il demeura jusqu'en 1849), qui lui valut d'être promu ministre plénipotentiaire, avec une affectation à Washington en 1851. En 1859, il fut chargé de ces mêmes fonctions aux Pays-Bas, puis termina sa carrière diplomatique en tant qu'ambassadeur auprès du Saint-Siège en 1863. En 1868, il cessa ses fonctions pour être nommé sénateur par l'empereur Napoléon III. À la chute du régime impérial en septembre 1870, Sartiges se retira de la vie publique. Durant toutes ces années d'activités diplomatiques puis sénatoriales, Eugène de Sartiges n'eut sans doute guère de temps à consacrer à son projet éditorial formé peut-être au cours de son voyage dans les Andes ou bien peu après. Durant celui-ci, n'avait-il pas écrit à sa mère : « Mon voyage en tout a été plein d'intérêt et je compte en tirer parti et profit »⁵⁶. Quelques mois plus tard, alors qu'il est encore à Lima, il écrit : « ...je pense que l'on me fera mérite de ce voyage, sinon je publierai mes observations sur ces pays qui, je crois, pourront intéresser le public »⁵⁷. C'est ce qu'il fera – tardivement et partiellement – en 1851. Si l'on compare les divers textes manuscrits inclus dans le fonds d'archives d'Eugène de Sartiges et ses articles publiés dans la *Revue des deux mondes*, force est de constater qu'en dernier lieu il

⁵³ Inventaire après décès dressé par M^e Duplan (15 octobre 1892), Archives nationales, MC/ET/LIX/880. Ce vase « à compartiment et bossages » est celui illustré à la figure 10.

⁵⁴ Testament laissé par Eugène de Sartiges le 30 octobre 1891 et enregistré par M^e Duplan le 3 octobre 1892, AN, MC/ET/LIX/880.

⁵⁵ Dans une dépêche du 28 juin 1835 adressée au ministre, le gérant de la légation La Rozière l'informe en passant du retour d'Eugène de Sartiges : « Il espère que vous voudrez bien, Monsieur le Duc, prendre en considération les difficultés de tout genre qui ont retardé son retour ». Archives du ministère des Affaires étrangères, 20CP16, correspondance politique Brésil (1835).

⁵⁶ Lettre à sa mère (Lima, 13 décembre 1834).

⁵⁷ Lettre à sa mère (Lima, 15 avril 1835).

procéda à de nombreuses coupures. Tout d'abord, son récit initial englobait l'ensemble du voyage, depuis Rio de Janeiro jusqu'à Lima (y compris sa description des côtes du Chili), puis son retour au Brésil. De plus, on peut noter qu'il finira par passer sous silence la plupart de ses observations archéologiques, effectuées successivement à Acora, Molloco, Ilave, Tiahuanaco, Cumana, dans les îles du lac Titicaca, à Atuncolla, Racchi, Cusco, Ollantaytambo, Choquequirao et enfin à Lima. Pourquoi ces édulcorations ? Le projet initial de Sartiges était apparemment bien plus ambitieux : outre ses descriptions, il envisageait clairement d'utiliser également ses propres dessins⁵⁸, ainsi que ceux collectés en cours de route (notamment à Lima). Il se résolut finalement à n'en publier qu'une version tronquée. Pourquoi ? Comme nous l'avons suggéré plus haut, il est probable que, du fait de ses fonctions diplomatiques, il n'ait pas eu le temps de retravailler son manuscrit comme il l'aurait voulu. Mais il a peut-être aussi pris conscience de ses limites sur le plan scientifique. On comprend par ses notes de terrain qu'il était quasiment vierge de tout bagage historique et archéologique, lorsqu'il effectua ce voyage : il ne disposait que de très peu de références utiles – hormis Garcilaso de la Vega qu'il avait apparemment lu ; aucun des voyageurs réputés qui fréquentèrent les mêmes lieux que lui (Pentland, d'Orbigny) n'avait encore publié ses observations. N'ayant reçu aucune formation ou préparation spécifique dans ce domaine, ne disposant pas de contacts dans les milieux savants ou académiques et n'ayant probablement pas un accès facile à d'éventuels éléments bibliographiques utiles, Eugène de Sartiges se trouva sans doute bien démunie une fois sur le terrain en s'improvisant archéologue. Après son retour, il ne semble pas avoir eu le temps, l'opportunité (ou l'envie ?) de rechercher chez d'autres auteurs des informations susceptibles de confirmer ou de compléter ses propres observations ; du moins n'en trouve-t-on aucune mention. Mais d'ailleurs, dans le contexte de ses explorations archéologiques dans les Andes, vers qui aurait-il pu se tourner ? Bien peu de ses contemporains avaient déjà publié des études sur ces vestiges, et lorsque c'était le cas, l'impression qu'elles donnaient n'étaient guère meilleures. Quand on lit la description qu'Alcide d'Orbigny fit des vestiges de Tiahuanaco lorsqu'il se rendit sur le site en juin 1833 (soit six mois avant Sartiges), on ressent sa même perplexité à en interpréter les ruines, le mode de construction et l'identité des architectes (d'Orbigny 1844 : 338-348). Les dernières versions manuscrites des descriptions et interprétations des ruines préhispaniques visitées par Sartiges demeurent, par conséquent, sinon superficielles, du moins probablement peu utiles pour l'archéologue d'aujourd'hui. Pourtant, il semble avoir – au moins les premières années – consacré beaucoup de temps et d'énergie à son travail d'écriture. Une lettre reçue par Eugène de Sartiges témoigne de ses efforts et de ses démarches afin de finaliser son manuscrit :

⁵⁸ Parmi ses notes, l'on trouve une liste récapitulative de toutes ses illustrations, mais aussi dans ses récits manuscrits des renvois à des illustrations et, sur ses dessins ou ceux acquis sur place, des renvois à des numéros de page (en l'occurrence l'une des deux voire trois paginations que l'on peut relever sur la deuxième version de son récit manuscrit)..

« Voilà votre manuscrit, *Dear Sir*, avec tous mes remerciements et compliments sincères. Continuez, travaillez, retravaillez les scènes incomplètes ; celles qui sont finies doivent vous encourager. Faites la guerre aux détails, cela ne demande que des heures et de l'attention. La grande facilité, les idées fines, exprimées avec grâce et bonheur méritent bien que vous preniez beaucoup de peine pourachever ; et quand même il vous faudrait perdre quelques belles soirées dansantes, chantantes ou parlantes, vous ou le public y gagneraient trop pour que vous hésitez. »⁵⁹

De quand datent les divers brouillons de son récit que l'on trouve dans ce fonds d'archives ? En l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de le préciser. On peut tout au moins raisonnablement considérer qu'ils sont tous antérieurs à la version publiée dans la *Revue des deux mondes* et que leur rédaction s'est étalée sur plusieurs mois, voire quelques années après son retour de voyage. Pourquoi avoir finalement décidé en 1851 de proposer cette version écourtée de son récit ? Peut-être pour répondre à une invitation expresse⁶⁰ du directeur de la revue. Mais, venant d'être nommé ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis, il aurait alors admis le fait qu'il n'aurait plus la possibilité de consacrer autant de temps qu'il le souhaiterait à son projet ? La version ainsi proposée ne le satisfaisait visiblement pas ; il se promettait de faire mieux à l'avenir. Ce récit, très anecdotique et un peu frivole, lui paraissait peu en rapport avec ses nouvelles responsabilités diplomatiques. D'où cette démarche entreprise auprès de François Buloz, directeur de la revue :

« Monsieur, Je profite du retard imprévu à la publication du 1^{er} article de mes récits de voyage pour vous prier de les signer uniquement des initiales de mon nom E. de S. et non pas de mon nom in extenso. Ces récits assez divertissants pour le public sont peut-être un peu jeunes pour mon âge et ma position et je préférerais un demi-anonymat. Je suis en goût de travail en ce moment, et j'espère pouvoir vous confier un de ces jours, un travail plus sérieux que je signerai tout au long. »⁶¹

Curieusement, ce n'est pas « E. de S. » qui apparaîtra finalement comme signature, mais « E.S. de Lavandais » puis « E. de Lavandais ». Il est alors intéressant de signaler

⁵⁹ Cette note, dont l'auteur n'a pu encore être identifié, se trouve également parmi les papiers d'Eugène de Sartiges. (AN, 816AP/6).

⁶⁰ Sartiges avait publié peu de temps auparavant dans cette même revue un texte intitulé « La Cour de Téhéran en 1845, ou Ne réveillez pas le chat qui dort » (livraison du 15 juillet 1850), inspiré par son expérience diplomatique en Perse. Dans une liasse relative à ses notes de voyage eu Proche et Moyen-Orient on trouve un tiré-à-part de ce texte (AN, 816AP/8).

⁶¹ Lettre d'Eugène de Sartiges à François Buloz (sans date), Bibliothèque de l'Institut, Ms.LOV.H.1429-1434. Cette suite de trois livraisons parut sous la signature de « E.S. de Lavandais » puis « E. de Lavandais » (en référence au Lavandès, une terre du Cantal à laquelle sa famille fut longtemps associée).

que, parmi les papiers, on rencontre un brouillon du récit où apparaît cette dernière signature⁶² :

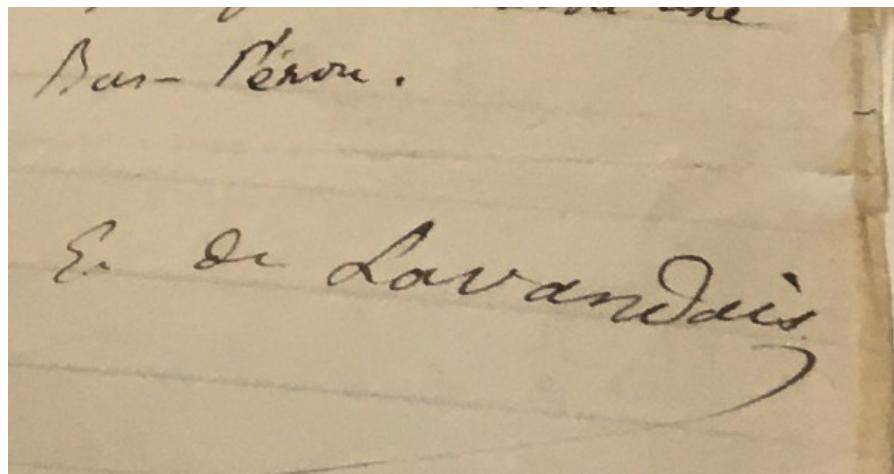


Fig.15 : signature « E. de Lavandais » à la fin d'un chapitre du récit manuscrit

La version publiée évacue donc quasiment tous les longs passages de son récit dédiés à ses activités archéologiques, à l'exception toutefois de sa visite du site de Choquequirao, qui lui parut sans doute importante à relater. Il avait d'ailleurs apparemment très vite eu conscience de la valeur de cette exploration, puisque l'information aurait filtré jusqu'en Argentine, où elle aurait été publiée vers le milieu de l'année 1835 dans un journal de Buenos Aires. C'est du moins ce que déclara le consul général de France en Bolivie à la mère d'Eugène de Sartiges : « Je ne sais absolument rien de Monsieur de Sartiges que ce qu'en a publié un journal de Buenos Ayres il y a environ 4 ou 5 mois. Il paraît qu'il s'était enfoncé dans le pays au nord-est de Cusco et qu'il y avait fait de nouvelles découvertes »⁶³. On peut alors penser que durant son séjour à Lima, Sartiges relata cette expédition, que l'information fut reprise dans un ou plusieurs journaux de la ville, avant d'être relayée jusqu'à Buenos Aires. Il peut être intéressant de signaler que parmi ses papiers personnels l'on trouve quelques feuillets sur lesquels Sartiges avait noté les noms des « ses amis et connaissances » à Lima ; parmi eux on peut relever celui de Léonce Angrand, consul général de France à Lima. On sait que lors de son retour au Pérou en 1847, en vue de rejoindre son nouveau poste à Chuquisaca, Angrand emprunta la route de la cordillère centrale et profita de ce

⁶² AN, 816AP/6. Il s'agit d'un brouillon de la partie du récit correspondant à la fin de la deuxième livraison, lorsqu'il quitte Cusco. Mais le texte est clairement une version différente (et antérieure) à celle qui sera finalement publiée : il s'agit d'un brouillon chargé de ratures, comportant en marge des ajouts plus proches de la version définitive. Cela signifie-t-il que l'auteur songeait déjà depuis longtemps à utiliser un pseudonyme ?

⁶³ Archives familiales de Sartiges, lettre du consul général de France à la comtesse de Sartiges (Chuquisaca, 4 septembre 1835).

voyage pour faire un crochet jusqu'au site de Choquequirao auquel il consacra quelques jours d'étude et de dessin : est-ce après avoir entendu son jeune collègue en parler lors de leur rencontre en 1834 ou 1835 que la curiosité de Léonce Angrand fut aiguillonnée ? En dépit de ce qu'il promettait vaguement à Buloz, le directeur de la *Revue des deux mondes*, Eugène de Sartiges ne reprit quasiment jamais ses vieilles notes pour évoquer de nouveau son voyage dans les Andes, hormis quelques très ponctuelles exceptions (Sartiges 1864 et 1878). Pourtant, on rencontre quelques témoignages de son intérêt persistant pour l'archéologie bien des années après son périple andin. Ainsi, aurait-il fait l'acquisition, durant son séjour en Grèce en tant que secrétaire de la légation de France, d'un ensemble d'une trentaine de marbres antiques et de céramiques, qu'il conserva presque jusqu'à la fin de sa vie⁶⁴. En 1850, il adressait à Adrien de Longpérier, le conservateur des Antiques du Musée du Louvre, une note décrivant un bas-relief assyrien qu'il avait observé et dessiné à Bayazid (Sartiges 1850). Enfin, en 1868, en achevant sa dernière mission diplomatique à Rome, il expédiait depuis cette ville « six caisses d'objets antiques », probablement à destination personnelle⁶⁵. Sartiges demeura apparemment très attaché tout au long de sa vie à ses premières amours archéologiques et à ses souvenirs, conservant pieusement ses collections et ses papiers, témoignages de ce voyage certainement fondateur pour lui.

Ces papiers relatifs au voyage d'Eugène de Sartiges dans les Andes constituent un laboratoire passionnant tant pour les archivistes que pour les historiens des voyages. On y distingue aujourd'hui, pêle-mêle (d'où la nécessité impérative d'une étape préalable de reclassement du fonds pour en saisir la logique interne de production), les différentes strates de son processus d'écriture, depuis ses notes de terrain jusqu'à la version finale publiée (sous une forme édulcorée, on l'a dit), en passant par les différentes versions intermédiaires chargées de ratures, de repentirs, de reprises – autant de modifications qui complexifiaient considérablement une éventuelle entreprise de transcription intégrale de ces manuscrits, si l'on envisageait de le faire. On y voit également très clairement les contributions de tierces personnes⁶⁶, rencontrées par Sartiges au fil de son

⁶⁴ Cependant, à la différence des objets péruviens, Sartiges se sépara deux ans avant sa mort de ses antiquités grecques : « M. le conservateur montre 31 fragments de marbres et bas-reliefs provenant d'Athènes, et une stèle égyptienne de même provenance, que le comte de Sartiges (rue de l'Élysée, 16) propose au Louvre au prix de mille francs. Un crédit de 1000 francs est accordé à M. le conservateur ». Séance du 27 novembre 1890 du comité des conservateurs, Archives nationales, 20150157/29 ; « M. Heuzey présente [...] quatre figurines en terre cuite données par les héritiers du M. de Sartiges, notre ministre à Athènes en 1840. Des remerciements sont votés aux donateurs ». Séance du 11 mars 1896 du comité des conservateurs, Archives nationales, 20150157/32.

⁶⁵ Note d'Eugène de Sartiges au ministère (Rome, 2 juillet 1868), Archives diplomatiques, 393QO-3666, dossier de carrière d'Eugène de Sartiges.

⁶⁶ On le perçoit très matériellement par la présence de plusieurs textes en espagnol, écrits par des mains différentes, autant d'indices des collectes effectuées par Eugène de Sartiges au cours de ce voyage afin d'accumuler une documentation substantielle. C'est encore l'occasion de souligner la grande ouverture d'esprit du jeune explorateur, puisque, outre des notes sur des thématiques historiques et économiques, on rencontre également des listes de plats typiques du Pérou, des informations sur les processions

voyage : des cartes dessinées de la main de Clément Althaus afin de lui indiquer sur l'ensemble de son parcours les routes praticables ; des informations sur Tiahuanaco écrites par José María Bozo ; des transcriptions de *yaravis* par ses hôtes à Copacabana puis à Cusco ; des renseignements sur des itinéraires à emprunter depuis Tarawasi ; et enfin des représentations graphiques du site de Pachacamac par Eduardo Mariano de Rivero. Cela, sans compter toutes les contributions plus anonymes évoquées allusivement dans ses notes et ses récits : ses guides, ses aides pour faire des fouilles ou pour se frayer un chemin jusqu'à Choquequirao, etc. Autant de contributions souvent minorées dans les récits, mais pourtant essentielles pour la réussite de telles expéditions. Il est extrêmement rare de trouver une telle quantité d'informations inédites sur un seul voyage⁶⁷. Celles-ci permettent une relecture de cette expédition, entreprise d'abord de manière très improvisée, puis nettement plus élaborée, au fil de l'avancée de son auteur dans son périple. Outre la profondeur de champ que ce fonds nous offre, sur la réalisation du voyage proprement dit puis sa difficile restitution par écrit, il nous permet d'apprécier à sa juste valeur l'enthousiasme, la sincérité et la grande curiosité manifestée par Eugène de Sartiges durant son expédition dans les Andes. Ces qualités de voyageur entrent en contradiction apparente avec l'image que Sartiges semble avoir donnée auprès certains de ces contemporains. Ainsi, Flora Tristan, qui avait rencontré Eugène de Sartiges à Arequipa, raillait son allure précieuse et fragile, suggérant peut-être qu'il n'était pas à sa place dans ce pays rude et incertain (Tristan 1999 : 214-217). Alors, pour terminer, voici comment, dans la relation d'une excursion aux Cyclades, un de ses compagnons de route évoquait Eugène de Sartiges et son périple andin, suggérant sans doute que les apparences pouvaient être trompeuses :

« Mon compagnon de voyage, le comte de Sartiges, est, lui, un des raffinés du jockey-club. De vingt à trente ans, Paris et Rome l'ont vu tour à tour, aimant les arts, les lettres, tout ce qu'on a droit d'aimer quand on est jeune, agréable et spirituel. Un beau jour, le goût des choses sérieuses lui survenant, il partit, aspirant diplomate, pour Rio-Janeiro. Là, le voisinage de ces magnifiques forêts vierges, l'aspect de cette nature si jeune et si forte, la curiosité de voir de près des hommes et des choses si différents des hommes et des choses qu'on rencontre habituellement au boulevard de Gand et au balcon de l'Opéra, lui inspirent un bel amour de l'état sauvage. Il parcourt les savanes et les forêts, franchit les cordillères, et d'étape en étape, aussi insouciant de tout obstacle et aussi soigné dans sa toilette que s'il fût allé à une promenade du bois de Boulogne, il arrive à Cuzco et à Lima. Puis,

religieuses à Lima, des transcriptions de poèmes populaires (y compris en quechua et en aymara), des dictons associés au tirage de la loterie – autant d'éléments disparates permettant néanmoins une approche de la culture populaire du Pérou républicain.

⁶⁷ Il faut alors saluer la conscience patrimoniale de la famille Sartiges, qui a su préserver jusqu'ici l'intégrité de ce fonds et qui aujourd'hui accepte de s'en défaire pour en faire don à l'État, sous la responsabilité des Archives nationales. Ce fonds porte désormais la cote 816AP.

quand déjà à Paris comme à Rio nous pouvions le croire perdu, il réapparaît un beau jour à la légation française du Brésil, comme si au lieu de venir du Pérou il revenait de son castel paternel de l'Auvergne, reprend paisiblement les affaires, se montre au courant des évènements les plus sérieux comme des anecdotes et des modes. Enfin, après quelques mois de séjour à Rio, il revient en personne nous donner de ses nouvelles à Paris, il se trouva que les observations qu'il avait faites, que les renseignements qu'il avait recueillis sur cette partie presque inconnue de l'Amérique centrale [sic] étaient substantiels, intéressants, nouveaux; on lui sut gré d'avoir bien voulu ne pas se laisser séduire à jamais aux charmes de la vie sauvage des pampas et aux charmes de la vie molle et douce de Lima, et le voyant de si facile composition, on l'envoya vivre de la rude vie de Grèce. » (Buchon 1843 : 332)

Bibliographie

Buchon [Jean Alexandre]. « La Grèce. Les Cyclades et les îles Ioniennes », *Revue de Paris*, 1843, pp. 330-351.

Castelnau, Francis de, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Para...Troisième partie. Antiquités des Incas et autres peuples anciens*. Paris, chez P. Bertrand, 1852.

Etchevaría-López, Gori-Tumi y Eulogio Alccacontor Pumayalli, « Una aproximación bibliográfica a la zona arqueológica de Choquequirao, Cuzco », *Revista Haucaypata*, año 7, n°13, Febrero 2018, pp. 60-84.

Exposition universelle de 1867 au Champ de Mars à Paris. Notice descriptive de l'exposition ethnographique de la société d'ethnographie, rédigée par la commission spéciale d'organisation. Paris, Bureaux de la société d'ethnographie, mai 1867.

Fabre-Muller, Bénédicte, Pierre Leboulleux et Philippe Rothstein (dir.). *Léon de Rosny (1837-1914). De l'Orient à l'Amérique*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014.

Gioda, Alain y Ana Forenza, « José María Bozo y la meteorología de La Paz (1828-1832) », *Anuario del Archivo y Biblioteca nacionales de Bolivia*, Sucre, 2000, pp. 391-410.

Lavandais E.S. de [Sartiges, Eugène de]. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Aréquipa, Puno et les mines d'argent », *Revue des deux mondes*, janvier 1851a, pp. 356-379.

Lavandais E.S. de [Sartiges, Eugène de. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. La Bolivie, le Haut-Pérou, La Paz, le Cusco », *Revue des deux mondes*, mars 1851b, pp. 870-907.

Lavandais E.S. de [Sartiges, Eugène de. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Les Antis, les ruines de Choquicurao, le Bas-Pérou, Lima », *Revue des deux mondes*, juin 1851c, pp. 1019-1059.

Lejéal, Léon. « La collection de M. de Sartiges et les Aryballes péruviens du Musée ethnographique du Trocadéro », *Transactions of the International Congress of Americanists*. Washington, 1902, pp. 75-86.

d'Orbigny, Alcide. *Voyage dans L'Amérique méridionale (le Brésil, la République Orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République Du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou) exécuté pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833. Tome deuxième : partie historique*. Paris, Pitois-Levrault ; Strasbourg, Veuve Levraut, 1839-1845.

d'Orbigny, Alcide. *Voyage dans L'Amérique méridionale (le Brésil, la République Orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République Du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou) exécuté pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833. Tome troisième, première partie : partie historique*. Paris, P. Bertrand ; Strasbourg, Veuve Levraut, 1844.

d'Orbigny, Alcide. *Voyage dans L'Amérique méridionale (le Brésil, la République Orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République Du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou) exécuté pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833. Tome troisième, troisième partie : géologie*. Paris, P. Bertrand ; Strasbourg, Veuve Levraut, 1842.

Pentland, Joseph Barclay, *Informe sobre Bolivia*, 1826. Traducción al español por el ingeniero Jack Aitken Soux. Potosí, 1975.

Rivero, Mariano Eduardo de. *Antigüedades peruanas. Parte primera*. Lima, Imprenta de José Masias, 1841.

Rivero, Mariano Eduardo y Juan Diego de Tschudi. *Antigüedades peruanas*. Viena, 1851.

Riviale, Pascal, « Eugène de Sartiges au Pérou (1833-1835) : un explorateur si dilettante? », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, vol.14, 2020. 27 p.

Riviale, Pascal et Jean-Pierre Chaumeil, « Ber et la photographie ethnographique » (avec Jean-Pierre Chaumeil), in *40 ans dans les Andes. L'itinéraire oublié de Théodore Ber (1820-1900)*. Catalogue de l'exposition organisée au musée Champollion – les écritures du monde du 28 juin au 5 octobre 2014. Figeac, 2014, pp. 98-108.

Saintenoy, Thibault. *Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac. Paysages et sociétés tardives*. Thèse de doctorat, sous la direction de Jean-François Bouchard et Patrice Lecoq. Université de Paris 1, 2011.

Sartiges, Eugène de. « Lettre à M. Ad. De Longpérier sur un bas-relief à Bayazid », *Revue archéologique*, 1850, pp. 520-522.

Sartiges, Eugène de. « L’éléphant était-il connu des anciens Américains ? », *Actes de la société d’ethnographie*, tome IV, 1864, pp. 57-58.

Sartiges, Eugène de. « L’antique cité de Choquequerao », *Actes de l’Institution ethnographique*, nouvelle série, tome 2, 1878, pp. 31-46.

Squier, George Ephraim. *Peru. Incidents of travel and exploration in the Land of the Incas*. New York, Harper and Brother Publishers, 1877.

Tristan, Flora. *Pérégrinations d’une paria (1833-1834)*. Tome 1, Paris, Indigo et côtés femmes éditions, 1999.